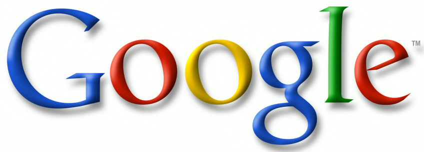
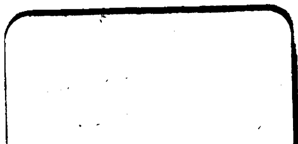



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08158454 6





PRINCE SOULKHAN BARATOFF

HISTOIRE DE GÉORGIE

PAR

J. MOURIER

Officier de l'Instruction Publique

HISTOIRE ANCIENNE

TIFLIS
Imprimerie [illegible]
[illegible]



HISTOIRE DE GÉORGIE

Дозволено Цензурою 24 Февраля 1886 г. Тифлисъ

PRINCE SOULKHAN BARATOFF

HISTOIRE DE GÉORGIE

PAR

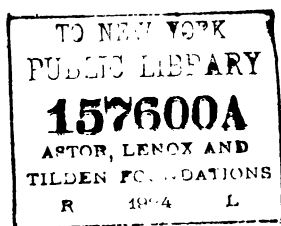
J. MOURIER

Officier de L'Instruction Publique

v. I

HISTOIRE ANCIENNE

TIFLIS
Imprimerie Mélikoff
1886


TO NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
157600A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L

HISTOIRE
DE
GÉORGIE[1]

PREMIÈRES TRADITIONS DE LA NATION GÉORGIENNE DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A LA FONDATION DU POUVOIR ROYAL

I

De l'origine et de l'établissement du peuple géorgien au Caucase

L'isthme qui s'étend entre la mer Noire et la mer Caspienne, depuis l'Araxe jusqu'aux cimes neigeuses de la chaîne du Caucase, était habité dès l'antiquité la plus reculée par une nation connue sous le nom de Géorgiens.

L'origine de cette nationalité remonte aux temps de la formation des premières communautés humaines et est entourée des mêmes nuages que ceux qui obscurcissent la naissance de certaines races et de beaucoup de peuples primitifs.

Les siècles se sont écoulés en vains efforts et en stériles études pour percer ce voile historique sans amener d'autres résultats que de pures hypothèses relativement aux premières sociétés humaines. Les faits et les

[1] D'après le Prince Soulkhan Baratoff. « Исторія Грузіи » (S-t Pétersbourg, 1865).

circonstances particuliers à chaque peuplade prise séparément, comme individualité, font complètement défaut. L'anthropologie et la philologie ont été reconnues comme les moyens les plus sûrs pour remonter aux sources d'où dérive un peuple; mais ces sciences qui expliquent la provenance et les relations de certains peuples avec d'autres, sont impuissantes à faire connaître en quoi consistaient principalement ces relations. L'histoire ancienne est donc réduite à recourir aux traditions légendaires à travers lesquelles l'historien doit essayer de saisir les plus faibles lueurs de la vérité.

Il est impossible de savoir quand et par qui ont été d'abord recueillies les premières traditions verbales du peuple géorgien, converties plus tard en chroniques. Beaucoup de peuples, faute d'une grammaire particulière, conservent leurs légendes écrites au moyen d'un alphabet étranger, mais il n'y a pas de peuple qui, ayant sa grammaire n'ait ses chroniques. Le besoin de perpétuer les traditions nationales, à l'aide de la littérature, est si inné à l'humanité, qu'on peut supposer que les chroniques géorgiennes virent le jour immédiatement après l'invention de l'alphabet local, c'est-à-dire environ vers le III-ème siècle av. J. C. et furent continuées dans la suite pendant toute la durée de la nationalité qui nous occupe.

La principale chronique géorgienne, contenant les traditions les plus reculées, « *Karthlis Tskhovréba* », était connue sous le même nom au XIII-ème siècle. Vers le commencement du XVIII-ème, et par ordre du roi Vakhtang VI, elle fut modifiée ou plutôt, comme l'affirme son fils Vakhoucht, corrigée par une commission de savants qui,

après avoir compulsé plusieurs manuscrits de la dite chronique, une foule de documents d'églises, les parchemins des principales familles indigènes, les livres historiques persans et arméniens, arriva, en les comparant les uns aux autres, à reconstituer un des plus anciens monuments littéraires et l'édita sous la forme que nous lui connaissons aujourd'hui.

En l'absence d'un manuscrit antérieur à Vakhtang, on ne sait si le travail de cette commission a éclairci, simplifié, ou au contraire n'a pas dénaturé et embrouillé le texte primitif. Selon les sujets qu'elle traite, cette chronique a différents caractères: tantôt elle est inspirée des idées bibliques, tantôt c'est un manuel d'histoire de l'Arménie; ailleurs, elle ressemble à une poésie persane. Quant à son degré de véracité et à la chronologie des faits qu'elle mentionne, après les corrections que la commission de Vakhtang a dû lui faire subir, on ne peut plus en tirer les appréciations et les conclusions justes et positives dont la science aurait profité. Les opinions particulières et les appréciations personnelles des faits par les chroniqueurs qui avaient commencé à écrire et continué à rédiger l'œuvre, étaient aussi importantes à conserver que la mention des faits eux-mêmes, et auraient donné la mesure exacte du niveau moral et intellectuel de la société géorgienne aux différentes époques de son existence.

Nous ne puiserons dans la « *Karthlis-Tskhovréba* » que les faits assez développés d'eux-mêmes pour avoir conservé leur caractère de chroniques, et, en même temps, assez clairs pour épargner au lecteur les éloquentes

explications de la commission du roi Vakhtang. Quant aux chroniques étrangères, histoires, chronologies, géographies, atlas, voyages, documents divers d'autres peuples, et qui ont été consultés pour écrire cette *Histoire de la Géorgie*, ils serviront à contrôler la grande chronique géorgienne et aideront à corriger, à compléter les faits qu'elle raconte et les évènements qu'elle mentionne.

Les traditions géorgiennes commencent avec la quatrième génération après Noé. Elles débutent en constatant que les Géorgiens et les Arméniens descendent en ligne directe de Thargamos petit-fils de Japhet. Après la dispersion des peuples, Thargamos, avec sa nombreuse famille, s'établit près du mont Ararat. Ses fils emmenant avec eux une partie des sujets apparentés à leur père, se dispersèrent de tous côtés. Aos, souche des Arméniens, s'empara du territoire de l'Arménie, et Karthlos, avec ses six autres frères [1], occupa les terres situées au N. de l'Araxe jusqu'aux monts Caucase inclusivement. Plus tard, les descendants de Karthlos, se partageant entre eux le territoire et fondant un certain nombre de villes et de places fortes [2], défendirent leur indépendance, d'abord contre les intentions ambitieuses d'Aos, puis contre la

[1] Bardos, Movakan, Eros, Lékos, Kavkazos et Egros.

[2] D'après les légendes, on fait remonter à ces époques lointaines la fondation de Karthli, Samchwildé (Orbissi), Mtkvris-tsikhé (Kounani), Eréti, Mtzkhêta, Gatchiani (Sanadiro-Khalaki, c. a. d. « ville de chasse », Déda-tsikhé, c. a. d. « mère des forteresses », Bostan-Khalaki (Roustavi), Tcheltchi, Odtzkhrê, Thoukharissi, Tzounda, Artani (Kadjt-khalaki), Ouplos-tsikhé, Ourbnissi et Kaspi.

suprématie des souverains de Mtzkhet. Ces derniers, provenant de la branche aînée de Karthlos, perdirent, par des guerres civiles continuelles, toute suprématie matérielle sur les autres branches et ne conservèrent que le titre fictif de *mamasaklissi* c. a. d. « patriarches ». C'est vers cette époque que les Géorgiens, oubliant toute notion d'un dieu unique, se mirent à adorer le soleil, la lune et les étoiles, mais en réservant des honneurs divins spéciaux à la mémoire de leur ancêtre Karthlos.

En étudiant ces traditions, on reconnaît immédiatement qu'elles portent l'empreinte de l'esprit biblique et celui du commencement de l'histoire de l'Arménie. Leur rédaction ne date donc probablement que de l'époque de l'introduction du christianisme en Géorgie ; mais, en même temps, elles sont si bien adaptées à l'ordre de la formation des sociétes primitives et semblent si peu travesties et défigurées par tous ces mythes et contes surnaturels qui émaillent les légendes de peuples postérieurs, qu'on serait disposé à les admettre comme expliquant parfaitement la provenance vraisemblable et le genre de vie des Géorgiens, lors des premiers siècles de leur établissement au Caucase. D'ailleurs, comme on ne possède asp sur ce point d'autres renseignements dignes de foi, on est bien forcé de les accepter telles quelles.

Il y a grande divergence d'opinions parmi les anciens écrivains étrangers quant à l'origine des Géorgiens. Tacite, par exemple, déclare que les Ibères et les Albanais se regardaient comme les descendants de Thessaliens compagnons de Jason en Colchide, et, à l'appui de son affirmation, il dit que le prénom Jason est très usité en

ce pays [1]. Denys [2] pense que les Ibères sont des exilés de l'Ibérie (Péninsule Hispanique). Dans les œuvres de Diodore, Strabon, Justin etc., on peut lire une foule de suppositions de ce genre. Vivien de S-t Martin (*Recherches sur les populations primitives et les plus anciennes traditions du Caucase*) a essayé de démontrer en 1848, dans des articles lus à la Société de géographie de Paris, d'abord que Géorgiens et Arméniens sont deux branches d'un seul et même tronc, séparées dès longtemps, et appartenant toutes deux à la famille indo-celtique; et ensuite que toutes les peuplades caucasiennes au N. de l'Araxe, entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, étaient d'origine géorgienne. Quant aux habitants actuels du Caucase qui diffèrent des Géorgiens par la langue et le type, il existerait, pour expliquer ce fait, une foule de raisons tant historiques que physiologiques qui ne sauraient trouver place ici.

Quoiqu'il en soit, et en s'en tenant aux traditions indigènes, il faut admettre que le peuple géorgien émergea dès l'antiquité la plus reculée et vivait d'une façon séparée et sédentaire sous le « régime féodal » des descendants de Karthlos. Il est évident qu'en employant cette expression, nous ne pensons pas comparer le régime social des Géorgiens de ce temps là à la situation des barbares du Nord lors de leur premier établissement sur le sol

---

[1] Tacite. Liv. VI. Chap. XXXIV. En géorgien, le nom de Jason se prononce Iassonn.

[2] *Le Périégète,* écrivain grec qui vivait, croit-on, au 1-er siècle de notre ère; il est l'auteur d'un *Voyage autour du monde* ou *periegesis.*

germanique. Car les barbares avaient déjà sur les Géorgiens l'avantage d'avoir entrevu la magnificence et les mœurs de l'empire romain qu'ils détruisirent pour s'établir à leur tour sur ses grandioses et instructives ruines. Tandis que les Géorgiens, dès le jour où ils prirent pied au Caucase, ne purent rien voir ni rien comprendre en dehors de ce qui leur était offert ou inspiré par la nature qui les environnait.

En général, les nations de l'antiquité ne s'organisaient pas d'après les leçons du passé mais selon le cours naturel des circonstances intérieures ou extérieures. En Géorgie, les circonstances intérieures qui eurent une influence prépondérante sur l'existence de la nationalité furent d'abord: la configuration du sol, qui, composé de monts et de vallées, divisait la population en petites fractions. Les montagnes aux cimes inaccessibles et boisées, refuges des familles et de leur fortune, furent choisies pour la construction des villes et des villages, et développèrent parmi les habitants l'esprit de liberté et d'audace, tandis que les champs plantureux qui s'étendaient à leurs pieds dans les vallées, les invitaient en même temps à se livrer à l'agriculture. Ensuite, ce fut grâce à une langue commune et à la parenté des propriétaires entre eux, que l'unité put se maintenir.

Quant aux circonstances extérieures, elles furent liées aux divers évènements historiques qui décidèrent souvent du sort et du progrès ou des décadences de la nation. Selon les annales, ce dernier ordre de faits commença au VII-ème siècle av. J. C. avec l'invasion des Khazars. C'est durant cette immense période, laissée en

blanc par les chroniqueurs, et remplie chez les écrivains étrangers de récits fabuleux ou historiques sur le pays, que se dévoile le côté faible des chroniqueurs géorgiens.

En résumant ces récits, nous laisserons de côté toutes les légendes fabuleuses sur Gog et Magog [1], Prométhée, les Argonautes, etc. Chez les anciens, tant occidentaux qu'orientaux, le Caucase passait pour un pays enchanté, autour duquel l'imagination groupait volontiers une foule d'évènements plus ou moins merveilleux, dont les mythes se sont perpétués jusqu'à présent dans le bas peuple, soit comme fables soit comme dictons. Nous ne mentionnerons que les faits admis par l'histoire générale.

Les premières notions sur les peuplades qui habitaient la Géorgie se trouvent chez le prophète Moïse (1700 ans av. J. C.); mais ces notions se bornent à la citation des noms de Togorma, Mések et Tubal [2]. Plus tard, entre les années 1565 et 1499 av. J. C. survint l'invasion des Egyptiens et la conquête de la Colchide par Sésostris pendant qu'elle était gouvernée par Selos. Pline affirme que les Egyptiens qui, après la conquête, restèrent fixés dans le pays, essayèrent d'adoucir les mœurs des indigènes en semant parmi eux les premiers germes de l'instruction, et en leur enseignant l'art de tisser la toile [3]. Ce sont aussi les Egyptiens qui leur firent adorer le soleil, la lune et les étoiles [4]. Ramsès (Sésostris) dont

[1] Êtres mystérieux que la Bible représente comme rois de peuples géants ennemis d'Israël.

[2] Bible. 1-er Livre de Moïse. Chap. X.

[3] Pline. Livre XXXIII. Chap. III.

[4] Veber. Histoire universelle. Livre I, page 214.

les monuments servaient de temples du soleil, laissa des traces de son passage en Colchide; son nom, devenu par corruption: *Khwaramzé* et *Ramaz*, fut adopté par la nomenclature géorgienne et « *mzé* » devint, par abréviation, le nom du soleil. Les coutumes égyptiennes qui prescrivaient de laisser croître la barbe en signe de deuil, de ne pas tuer certains animaux domestiques [1], sont encore, de nos jours, pratiquées au Caucase. Les grottes de Vardzia, de Samtzkhé, Tmogvi, ne ressemblent-elles pas à ces caveaux funéraires qu'on rencontre si fréquemment sur les bords du Nil?

Au XII-ème siècle av. J. C. ce sont les héros grecs, les Argonautes et Ulysse qui entreprirent trois voyages en Colchide. Les Argonautes y virent la ville d'Æa et furent éblouis de la splendeur de la Cour du roi Aète [2].

Les indigènes connaissaient déjà l'art de filer la toile, savaient exploiter les minerais ou recueillir l'or dans les cours d'eau, cultiver la vigne etc., et les Grecs, comprenant tout l'usage et le prix de ces produits, fondèrent, pour conserver des relations commerciales avec un si riche pays, plusieurs colonies sur les côtes N. E. de la mer Noire, entre autres: Pitius (Pitzounda) et Dioscurias [3].

C'est probablement vers cette époque là qu'il faut chercher les indices de ce fameux commerce entre l'Europe et les Indes par les fleuves de la Géorgie, le Rion, la Koura, dont parle Erastosthène, et qu'il faut faire dater,

---

[1] Veber. Histoire universelle. Livre I, page 187.

[2] Strabon. Livre XI, page 479. Eustathe, Diodore de Sicile.

[3] Strabon. Livre XI, page 349.

sur les côtes S. E. de la mer d'Azoff, l'établissement d'une colonie indienne connue sous le nom de Sindik [1].

On lit dans les livres du prophète Ezéchiel (600 ans av.J.C.) qu'outre ces relations avec les Grecs, les géorgiens Mések et Tubal négociaient avec les Phéniciens en leur livrant des esclaves et des vases en cuivre [2].

Ces quelques notions fort vagues qui ne peuvent remplir les larges lacunes laissées par les chroniques, permettent cependant de se former quelques idées sur le développement des Géorgiens, au sortir de l'état primitif. Ce ne sont décidément plus des sauvages vivant sous l'influence de la nature seule, mais une nation qui entretient avec ses voisins des relations suivies, basées sur la connaissance d'intérêts respectifs. Mais, à vrai dire, on ne peut encore appeler les Géorgiens une nation [3]. Leur situation n'avait rien qui ressemblât à une société complète et homogène. Ce n'était qu'une agglomération d'individus consanguins, dans une contrée où chaque vallon

---

[1] Strabon.

[2] Ezéchiel, Chap. XXVII, stances 13 et 14.

[3] Les noms communément reçus pour désigner les Géorgiens sont ceux de: Kartvéliens, Ibériens ou Ivériens, Gourdjiens et Grousiens. Quant au nom même de Géorgie, il n'est pas indigène, il est d'origine persane. *Gourdjistan* était pour les Persans, et d'après eux pour les Arabes, le Pays du Koûr; les Turcs disent *Gurdji*. La forme russe est *Grousia*; celle de *Géorgie* a été naturalisée en Europe par les moines voyageurs du XIII-ème siècle. Les Géorgiens eux-mêmes n'emploient guère que les noms particuliers de leurs différentes provinces. Parmi ces noms, cependant, il en est un d'une acception plus générale que les autres et qui s'applique souvent au pays tout entier: c'est celui de *Karthli*.

séparé créait à ses habitants une dénomination et un surnom particulier, dû ou emprunté au genre d'occupation ou de vie.

Les écrivains de l'antiquité, jusqu'à l'invasion des Romains, ne mentionnent jamais d'un des noms généraux patronymiques la race géorgienne. Quoiqu'ils connussent l'existence du Caucase et de ses peuplades, ils ne les désignaient que d'après les noms des individus ou des différentes parties du territoire. Ainsi Moïse et autres prophètes citent les descendants de Togorma, parlent de Mések et Tubal; les Argonautes virent la Colchide; Hérodote et Xénophon connurent les Chalybes [1], Mosques, Taokiens, Mozinoques, Macrons, Tibarènes, Alarodians, Matians, Sapires. Il faut expliquer la cause de ce morcellement de la population par suite des conditions topographiques et physiques du pays ou, comme le dit la tradition, par le partage du territoire entre les descendants de Karthlos.

Cet état de choses se prolongea jusqu'à l'invasion des Macédoniens en Asie, c'est-à-dire jusqu'au moment où de grandes guerres extérieures imposèrent au peuple la nécessité de la cohésion. Telle était la situation de la race géorgienne avant la conquête des Khazars que nous allons raconter d'après les traditions populaires.

---

[1] Leur pays produisait du fer, et on y fabriquait beaucoup d'acier, d'où le nom de *chalybs* donné par les Grecs à l'acier.

II

L'INVASION DES KHAZARS

Pendant le calme complet qui régnait parmi les descendants de Thargamos, les Khazars eurent tout loisir de se fortifier et commencèrent à inquiéter les peuplades caucasiennes. Ces dernières formèrent une fédération de toutes les tribus parentes, et pénétrèrent à leur tour dans les terres des Khazars. Mais ceux-ci s'étant promptement accrus en force par l'élection d'un roi, se ruèrent de nouveau sur le Sud en passant par les « Portes Caspiennes ». Rien ne put résister à leur nombre. Ils détruisirent tout ce qui se trouva sur leur chemin jusqu'à l'Ararat. Quelques localités de la Kartalinie et de la Mingrélie furent seules épargnées.

C'est à cette marche des Khazars que remonte la découverte du défilé à travers la chaîne du Caucase, connu sous le nom de défilé du « Darial ». Leurs incursions se répétèrent de plus en plus et si souvent que les Thargamosiens finirent par devenir leurs tributaires.

De leurs conquêtes et de leurs prisonniers de guerre, les Khazars formèrent deux états au Nord de la chaîne caucasienne : l'un, à l'extrémité occidentale des monts, fut régi par Ouobos fils de leur roi ; l'autre par son cousin. L'état oriental où fut construite la ville de Kazonik ou Khunzak devint le nid des peuplades du Daghestan. La domination des Khazars ne se termina que par leur expulsion par les Perses sous le roi Aféridoun.

Cette dernière expédition, grand fait historique du VII-ème siècle av. J. C., est connue sous le nom de grande invasion des Scythes en Asie, et comme ayant suivi de près l'invasion des Cimmériens en Asie Mineure.

Les Khazars étaient nomades; ils occupaient les rives du Volga et de la mer Caspienne et étaient désignés par les anciens écrivains européens sous le nom de Scythes, commun à tous les sauvages de ces contrées. Les historiens postérieurs les considèrent comme appartenant soit à la race turque soit à la race finnoise. Ces barbares pénétrèrent en effet dans le Sud par les „Portes Caucasiennes“ [1] et s'avancèrent non-seulement jusqu'à l'Ararat, mais bien au delà, dans l'Asie Mineure septentrionale, la Syrie et l'Egypte. Le prophète Jérémie a dépeint la terreur qu'ils répandaient sur leur chemin. C'est la Médie et les pays riverains de la Caspienne qui eurent le plus à en souffrir. Ils y continuèrent périodiquement leurs incursions pendant 28 années consécutives jusqu'à ce qu'ils en furent enfin expulsés par le roi Cyaxare [2].

Des masses de prisonniers géorgiens, arméniens, mèdes et surtout iraniens, entraînés par les Scythes dans leur mouvement rétrograde, formèrent au N. du Caucase

[1]. Hérodote. Livre IV. Chap. XII.

[2]. Roi des Mèdes (655 - 595 av. J. C.) fils et successeur de Phraorte, après avoir repoussé les Scythes Cimmériens qui avaient envahi ses Etats, fit la guerre aux Assyriens, détruisit Ninive (625), battit Alyatte roi de Lydie, et poussa ses conquêtes au delà du fleuve Halys. Il eut pour successeur Astyage. (*Bouillet.* Diction. d'Hist. et Géogr.)

de nouvelles agglomérations de peuples nommés Méotes, Sarmates et Mèdes septentrionaux, dont une partie se nomme encore Irans; ce sont les Oss ou Ossètes[1].

Les traditions géorgiennes concordent donc avec le récit des historiens, mais elles passent sous silence l'invasion antérieure à ces évènements, celle des Cimmériens qui pénétrèrent aussi par l'isthme caucasien en Asie Mineure. D'ailleurs, l'histoire universelle ne dit rien qui puisse faire supposer que les Cimmériens aient accompli quelque chose d'important dans les parages géorgiens; il est donc pardonnable aux chroniques d'être muettes sur des évènements si éloignés. Ce qui frappe bien plus que cette omission, c'est la divergence d'opinions à propos de la date de l'expulsion des Scythes. Les chroniques en attribuent le mérite à Aféridoun, roi de la dynastie de Pischdadien, et l'histoire, au contraire, à Cyaxare.

Selon la chronologie, on admet en effet qu'Aféridoun régna au moins 750 ans av. J.C.[2] c'est-à-dire près de cent ans avant Cyaxare[3]. Au premier abord, on pourrait prendre cette différence pour une faute du chroniqueur ou d'un copiste ultérieur, mais le récit suivant qui figure dans les traditions nationales, prouve le contraire.

---

[1] Chopin. „La domination russe au Caucase". Potowsky et Kaporth.

[2] La dynastie des Pischadiens s'éteignit avec le massacre des enfants d'Aféridoun vers l'année 733 av. J.C.

[3] Veber. Histoire universelle : Cyaxare régna de 633 à 593 ?

III

PRÉTENTIONS AU POUVOIR DES DYNASTIES DES PISCHDADIENS [1] (OU KAÏOMARIENS) ET KAÏANIENS (OU ACHÉMÉNIDES)

Le roi perse Aféridoun [2], voulant se venger des Khazars qui, non-seulement avaient saccagé la Géorgie et l'Arménie, mais aussi quelques provinces persanes, envoya contre eux son général Ardam. Les Géorgiens et les Arméniens se réunirent avec enthousiasme à l'armée persane et expulsèrent complètement les Khazars. Ardam, après la délivrance de la Géorgie, rendit à la nation tous ses droits; et, reconnaissants du service qu'il leur avait

---

[1] La plus ancienne dynastie des rois de Perse est plus fabuleuse qu'historique. Son nom dérive du mot *pichdad* « bon justicier », surnom d'un des rois de la dynastie. Elle fut fondée à une époque fort reculée par Kaïmoratz. Elle compta parmi ses rois : Djemschid, Zohak, Féridoun. Elle fut remplacée vers l'an 733 av. J.C. par celle des Kaïaniens (ou Achaménides).

Le premier des Kaïaniens ou Kaïanides fut Kaï-Kobad (le Déjocès des Grecs ?). Les Persans nomment parmi ses successeurs : Kaï-Kaous (Astyage); Kaï-Kosrou (Cyrus), 536; Cambyse, 530; Gouchtasp (Darius, fils d'Hystaspe), 521; Xercès, 486; Ardechir-Diraz-Dest (Artaxercès-Longue-main), 471; Xercès II; Sogdian et Darab (Darius Nothus) 424; Artaxercès Mnémon, 404; Artaxercès Ochus, 362; Arsès, 338; Darab II (Darius Codoman) 336, détrôné par Alexandre, et en qui finit la dynastie.

[2] Aferidoun ou Férydoun, petit-fils de Djemchid, délivra les peuples iraniens du joug de l'usurpateur Zohak, et gouverna avec sagesse. Le *Zend-Avesta* lui donne un règne de 500 ans. Le *Schah-Nâmeh* raconte son histoire.—(Bouillet. Diction. Hist. et géogr.)

rendu, les habitants lui vouèrent une obéissance absolue. Le général perse fonda alors, entre la mer Caspienne et les montagnes, la ville de Derbent ou Derbend et la fortifia de portes de fer pour la défendre contre les Khazars. Ensuite, il entoura de murailles Mtzkhet et introduisit, le premier en Géorgie, l'usage de la pierre et de la chaux dans les constructions. Sous son gouvernement, les Perses n'accablaient pas d'impôts les Géorgiens et ils tâchaient de les rendre forts et de les mettre en état de résister aux Khazars, aussi dangereux pour les uns que pour les autres. Mais à l'avènement de son fils Iradge, les Perses augmentèrent leurs garnisons et commencèrent, à exiger un tribut. Aussi dès que les Géorgiens apprirent qu'une guerre civile venait d'éclater en Perse, ils fondirent sur les Persans, les mirent en pièces et les expulsèrent.

Kaïkaous [1] entreprit à son tour une expédition contre le Caucase. Aveuglé par un chef indigène et obligé de transiger avec les Géorgiens, il rentra dans ses foyers. Mais il envoya son fils Pharschott avec une nombreuse armée contre les Géorgiens et les Arméniens. Ceux-ci s'allièrent avec d'autres peuplades voisines, marchèrent contre lui et le battirent.

Cinq ans après, nouvelle invasion : Kaïkosro ayant conquis l'Arménie et réoccupé une partie de la Géorgie, après une série de combats acharnés, retourna en Perse pour attaquer le Turkestan. Dès qu'il se fut éloigné, les Géorgiens chassèrent les troupes qu'il avait laissées pour

[1] Astyage.

occuper le pays Sur ces entrefaites, Kaïkosro, après avoir soumis les Touraniens et beaucoup d'autres peuples, les força à abandonner leurs terres et à chercher asile dans d'autres contrées. C'est ainsi que les Touraniens, les Assyriens, les Grecs et même les Khazars disséminés vinrent en foule avec leurs familles en Géorgie, pour demander la permissien de s'y fixer. Le *mamasakliss* de Mtzkhet, d'accord avec les chefs indigènes et les chefs des nouveaux arrivants, donna à ceux-ci des terres, et les établit au milieu des Géorgiens, comme il l'avait déjà fait pour les Juifs expulsés de Palestine par Nabuchodonosor.

La population locale s'accrut et s'affermit ainsi considérablement, et c'est de cette concession de terres et de cette migration que date la transformation complète de la langue jusqu'alors commune avec les Arméniens. Le mélange de plusieurs idiomes différents produisit une nouvelle langue géorgienne. La religion subit aussi de notables changements dans un sens moins civilisé. La parenté cessa d'être un empêchement aux mariages; l'enterrement des morts ne fut plus pratiqué, etc. etc.

Après un laps de temps plus ou moins long, Spandiat-Rval, fils du roi de Perse Vischtaschab, en marche contre la Géorgie, rebroussa chemin à la nouvelle de l'assassinat de son oncle en Perse. Ce meurtre ne sauva pas la Géorgie, car l'héritier du trône Baaman, surnommé Ardaschir, parvint à conquérir le pays et à lui imposer tribut.

— Ici se terminent les traditions locales se rapportant aux époques antérieures à l'expédition d'Alexandre-le-Grand

en Asie. Comme on le voit, c'est un mélange de traditions géorgiennes orales, de poésie persane et de contes du *Zend-Avesta* répandus en Géorgie avant l'ère chrétienne. Ce qu'on peut conclure, c'est qu'après l'expulsion des Scythes hors de l'Asie, la Géorgie tomba sous l'influence et la dépendance médo-persique, et que les éléments étrangers qui l'inondèrent contribuèrent à fractionner la population en groupes qui portèrent des dénominations différentes.

En jugeant cette époque d'après d'autres sources de renseignements, le peuple géorgien ne présente encore aucune unité, même sous le rapport du nom. D'après Hérodote, Xénophon et autres anciens écrivains, les habitants du territoire ne formaient qu'un certain nombre de groupes sociaux, ayant des intérêts divers, des genres de vie différents, et sans alliance contre un ennemi commun. On ne trouve dans Hérodote qu'un seul passage où l'écrivain les ait réunis, c'est quand il dénombre l'armée de Xercès et qu'il dit que les Mosques, Tibarènes, Macrons, Mozinoques, Mardes, Colchidiens, Alarodians et Sapires se trouvaient sous le commandement suprême de Pharandat[1].

La plus importante de ces communautés était les Kalybes ou Chalybes, peuplade guerrière et artisane. Ils habitaient au S. O. de la Colchide. Leurs produits en fer et en acier étaient déjà connus du temps d'Homère. Leurs marchandises s'écoulaient jusqu'à Sinope et Amize. Mais, vers le VI-ème siècle av. J. C., ils furent chassés par Crésus

[1] Hérodote. Livre VII. chap. 79.

et refoulés vers l'Est [1]. Xénophon, qui passait vers l'année 400 av. J.C. sur leurs terres, raconte qu'ils portaient des casques, des jambières en fer et des habits en lin filé; à la ceinture, de courtes faux, et qu'ils étaient armés de lances de cinq mètres de longueur. A la vue des Grecs, ils marchèrent à leur rencontre en chantant et en dansant, èt, après un combat acharné, n'accordèrent rien à ces derniers tant qu'ils furent sur leur territoire [2].

Au S. E. des Chalybes, vivaient les Taochiens peuplade plus pacifique. Selon Xénophon, l'apparition des Grecs les effraya tellement que, d'abord, ils abandonnèrent leurs murs, s'enfuyant dans les montagnes avec leurs familles et tout leur avoir. Puis, quand les Grecs, craiquant de périr de faim, les attaquèrent, non-seulement les femmes se mirent à se précipiter dans des gouffres avec leurs enfants, mais un grand nombre de Taochiens imitèrent cet exemple, et laissèrent aux Grecs un immense butin en bétail, brebis, ânes [3] etc.

Les Tibarènes étaient une peuplade composée surtout de pâtres. Ils gagnèrent le bon vonloir des Grecs comme avaient fait les Macrons en leur fournissant des provisions et des guides vers la ville de Kotiari [4]. Dans

---

[1] Pomponius Méla. Livre I. chap. XIX.

[2] Xénophon, page 338.

[3] Xénophon.

[4] Quoique Xénophon dise que les Tibarènes étaient fixés l'O. des Taochiens, il est plus probable qu'ils habitaient les environs du lac Taparavani, à l'E. des terres des Taochiens, et favorables à une vie de pasteurs.

les rangs de l'armée de Xercès, les Tibarènes et les Macrons étaient armés comme l'étaient les Mosques et Moginoques. Ils portaient des casques en bois, des petits boucliers et des lances à manches courts mais à longs fers [1]. Les Moginoques forts et féroces furent ainsi nommés par les Grecs parce qu'ils habitaient des maisons en bois disséminées au milieu des monts et des vallées mais placées toujours de façon à ce qu'en cas d'alarme, les habitants pussent facilement et rapidement se réunir pour se défendre mutuellement [2]. Ces quatre dernières peuplades, en y ajoutant les Mardes, formaient sous Darius Istaspe une satrapie qui payait un tribut annuel de 300 talents, tandis que les Alarodians, les Sapires et Matians en formaient une autre qui n'en payait que 200. [3]

Les Alarodians, Sapires et Colchidiens étaient uniformément armés de casques en bois, de boucliers de cuir, de courtes lances et de sabres [4]. Les Colchidiens livraient annuellement aux Perses cent jeunes garçons et autant de jeunes filles [5]. Un certain nombre d'Egyptiens ayant conservé intactes leurs coutumes, leur langue et leur religion, se trouvaient parmi eux, et Hérodote cite un usage qui confirme en quelque façon les récits des chroniques géorgiennes. Les Colchidiens, dit-il, n'enterraient pas leurs morts mais les exposaient et les laissaient en pâture aux bêtes.

---

[1] Hérodote, livre VII. chap. 60.
[2] Xénophon, page 351.
[3] Hérodote.
[4] id.
[5] id.

Cet usage et celui du mariage entre proches parents, même entre frères et sœurs, prouve que la religion de Zoroastre était en honneur en Géorgie bien avant Hérodote car ces coutumes dérivaient des articles de foi du *Vendidad*, et étaient sanctionnées en Bactriane, Hyrcanie, et autres contrées où cette religion jouissait d'une vénération particulière.

Si les Sapires ne sont pas les Ibères et si les Kardusians ne sont pas des Karthlosiens ou Karthvels, nous ne trouvons, jusqu'à présent, dans aucun écrivain, une dénomination sous laquelle on pourrait reconnaître les Géorgiens comme peuple complet.

Seul Moïse de Khorène, écrivain du V-ème siècle de notre ère, raconte que le roi d'Arménie Tigrane [1], voulant aider Cyrus dans sa guerre contre Astyage, réunit tous les guerriers Ibériens et Albanais aux troupes de la Haute Arménie et se rendit en Médie. Quoiqu'il en soit, il n'y a aucun doute que les dénomiations de Mosques ou Mesks, Taochiens ou Taosaniens, Macrons ou Megrelnis ou Colchidiens ne soient les noms des fractions du peuple géorgien et qu'elles puissent servir de preuves irrécusables de son existence dans ces temps reculés.

Telles sont toutes les notions fournies par les écrivains étrangers sur la Géorgie, avant l'expédition d'Alexandre en Asie, et qui viennent à l'appui des traditions nationales.

---

[1] 565 à 520 av. J.C.

IV

Traditions sur Alexandre de Macédoine et sur son lieutenant Azon, avant la formation du royaume de Géorgie

Après le récit de la domination persane, les légendes indigènes disent que dans une partie de la Grèce nommée Macédonie, surgit Alexandre fils de Philippe, qui conquit le monde entier. Après avoir soumis l'Occident, le Sud et le Nord, il traversa le Caucase et pénétra en Géorgie. Il trouva ce pays sans foi, ni loi, mais habité par une population guerrière qui s'abritait derrière des villes fortifiées. Après s'être emparé de toutes ces villes et y avoir laissé des garnisons sous les ordres d'un général macédonien Azon Patric, il recommanda à ce dernier d'introduire dans le peuple le culte du soleil, de la lune et des cinq étoiles.

Après le départ et la mort d'Alexandre, le cruel et inhumain Azon fit abattre les murs de Mtzkhet et d'autres villes fortes du pays, subjugua la Mingrélie jusqu'à la mer et força les Ossètes, Lesghs et Khazars à lui payer tribut. Il imposa l'idolâtrie, extermina les indigènes influents et poussa la nation au désespoir.

En ce temps là, vivait à Mtzkhet un jeune homme nommé Pharnavaz. Il était neveu du dernier *mamasakliss* de Mtzkhet, Samara, tué comme le père de Pharnavaz, par ordre d'Alexandre. A l'âge de trois ans, il avait été enlevé par sa mère, persane d'Ispahan, et caché dans les montagnes. Là, il grandit, puis revenu à Mtzkhet,il attira sur lui l'attention publique par toutes ses qualités et sa naissance. Sa mère l'aver-

tissait souvent d'éviter le dangereux Azon et lui proposait de se retirer en Perse. Longtemps hésitant, Pharnavaz allait s'y décider quand, une nuit, il se vit, en songe, abandonné dans une maison vide et sans issue. Tout à coup pénétra un rayon de soleil qui l'enveloppa et l'enleva daus la campagne. Là il vit le soleil à ses pieds et les champs abondamment couverts d'une rosée dont il mouilla sa main et dont il baigna son visage. Réveillé, Pharnavaz crut comprendre par ce songe que le bonhenr l'attendait en Perse et, tout rêveur, alla ce jour là à la chasse. Surpris par un orage et cherchant un abri, il aperçut une caverne dont l'entrée était barricadée. Après s'être frayé un passage, il pénétra dans la grotte et y découvrit un immense trésor enfoui. La pluie avait cessé. Il s'éloigna en refermant soigneusement sa cachette, et, après avoir anonncé à sa mère sa trouvaille, ils se mirent tous les deux à transporter toutes les nuits le trésor dans leur maison. Une fois à la tête d'immenses richesses, Pharnavaz renonça à ses projets de départ pour la Perse et résolut de délivrer son pays du joug de Azon. Pour réaliser ses plans, il trouva un premier appui dans Kudji le descendant des souverains de Mingrélie, puis parmi les Ossètes, les Lesghs, près du roi de Syrie et du gouverneur de l'Arménie. Tous les Géorgiens se rangèrent promptement sous ses ordres et Azon fut obligé de s'enfuir en Klardjétie où il résista encore pendant près d'une année; mais après qu il eût été défait et tué au combat d'Atanoudj, toute la Géorgie s'inclina devant Pharnavaz.

En dehors des assertions de quelques historiens orientaux, nous ne possédons aucune preuve certaine du séjour

d'Alexandre en Géorgie. Il se peut que sous son nom on ait sous-entendu ceux de ses lieutenants qui asservirent la Géorgie comme faisant partie des XVIII et XIX-èmes satrapies de la monarchie persane. Il est aussi fort douteux qu'Alexandre y ait installé comme gouverneur son lieutenant Azon, car Moïse de Khorène dit très explicitement que le dernier satrape d'Ibérie et de Darie fut Mithridate, à qui Alexandre confia les prisonniers Ibères.[1] Il est donc plus vraisemblable d'admettre que ce même Mithridate prit part en 317, en qualité de satrape de Géorgie, à cette guerre d'Eumène contre Antigone[2] qui amena la chûte d'Eumène, l'agrandissement de la puissance d'Antigone sur presque tous les domaines d'Alexandre en Asie, l'assassinat de Mithtridate et autres alliés d'Eumène, et la nomination de nouveaux satrapes.

Si l'existence d'Azon n'est pas un mythe et n'est pas le résultat d'une confusion avec le nom de Jason chef des Argonautes, ce personnage n'était probablemett pas, en tout cas, lieutenant d'Alexandre; il était celui d'Antigone pendant l'époque qui s'écoula entre la mort de Mithridate et l'avènement de Pharnavaz, et il gouverna le pays selon les idées et les volontés de son cruel protecteur.

Quant à la personnalité de Pharnavaz, on ne peut mettre en doute qu'il était persan de naissance et fils ou neveu de ce Mithridate. Selon les traditions locales, il était fils de Samara, frère du dernier *mamasakliss* de Mtzkhet, tué par Alexandre, et d'une persane d'Ispahan.

[1] Moïse de Khorène. Livre II chap. X.
[2] St. Martin. Recherches sur l'histoire de l'Asie, chap. XIX.

Il est à présumer qu'il était fils du dernier satrape d'Ibérie tué non pas par Alexandre mais par Antigone; son nom est purement persan[1]; et si le père de Pharnavaz fut mis à mort pendant le séjour présumé d'Alexandre en Géorgie, avant son expédition en Egypte, en 332, et que Pharnavaz eût alors trois ans, il en résulte que, pendant sa lutte contre Azon, en 268, il ne pouvait nonseulement plus être un jeune homme mais qu'il avait 67 ans, et que la mort de son père doit être reportée à une époque postérieure. En outre, le prince Teïmouraz (d'après le *Catholicos* Antoine et d'autres historiens qu'il ne nomme pas), dit que le père de Pharnavaz était frère de Samara, dernier *mamasakliss* de Mtzkhet, un des favoris de Darius III Codoman. Elevé en Perse, il y attira bientôt l'attention par sa valeur, et devint un des lieutenants du roi qui lui donna sa fille en mariage. Après la chûte de Darius, il vint à Mtzkhet avec une partie de l'armée persane et y fut tué avec son frère Samara[2] pendant la conquête de la Géorgie par Alexandre. La mère de Pharnavaz était donc une princesse de la dynastie des Achéménides et son père fut gendre de Darius tué par les Macédoniens.

L'histoire de la Grèce mentionne un beau-fils de Darius tué par Alexandre à la bataille du Granique où périt aussi un Omar (peut-être Samar?) qui commandait les troupes mercenaires de Darius. Ce beau-fils se nommait

---

[1] Pharnabaze, satrape de Phrygie, vivait au V-ème siècle et aidait Sparte dans la guerre du Péloponèse.

[2] De Gillies. Histoire grecque, livre VIII chap. XXXVII.

Mithridate [1]. Mais, comme on l'a vu plus haut, Mithridate, satrape d'Ibérie, vivait sous Alexandre et fut, plus tard tué par Antigone [2] durant la lutte entre les chefs macédoniens. Toutes ces contradictions nous font supposer que les deux Mithridate en question n'en font qu'un et que le temps, les lieux et les circonstances ont été confondus et cités différemment; nous le croyons d'autant plus facilement qu'un des descendants de ce Mithridate qui fut le grand Mithridate, roi de Pont, portait aussi le nom d'Achéménide. Il est visible que la légende indigène qui est attachée au nom d'Azon, porte le caractère d'une vieille légende persane. Le passage de la chronique géorgienne qui explique l'intervention du conquérant macédonien dans les affaires de la religion et parle de son application à la chan ger, porte l'empreinte des traditions persanes à propos de l'abaissement de la religion et de l'auto-da-fé des livres sacrés *Zend-Avesta* par Alexandre [1]. Il est difficile toutefois d'accorder grand crédit à ces griefs. Les préoccupations et les idées d'Alexandre et de ses successeurs Séleucus et Antiochus étaient d'un tout autre ordre. La création des voies de communication, les relations futures entre tant de nations différentes et inconnues jusqu'alors, absorbaient entièrement leur action. Le Caucase ne fut pas exclus du cercle de leurs explorations. D'après Patrocle et Erastophène, nous savons que, dans l'antiquité, c'est par la Géorgie que passait la principale route com-

---

[1] Moïse de Khorène. Livre II chap. X; et St. Martin: Recherches sur les populations primitives du Caucase, chap. XIX.

[2] P-ce Baratoff.—(Articles insérés dans le journal „*le Caucase*" № 57 et 70.-1861).

[3] Veber. Histoire universelle.

merciale des peuples occidentaux [1], jusqu'aux Indes. Nous savons en outre, grâce aux données de Varron qui s'en enquit par ordre de Pompée, que les marchandises passaient en sept jours des Indes en Bactriane par l'Indus, de là par l'Icare, la Koura jusqu'à Souram d'où on les menait par terre à Chorapani et enfin par le Rion jusqu'à la mer Noire. [2]

Dans la suite, ce ne furent pas tant les incursions des barbares qui entravèrent cette voie commerciale que les progrès et les découvertes des Egyptiens, des Phéniciens, et surtout les conquêtes des Macédoniens. On découvrit de nouvelles communicatious avec les Indes par le golfe d'Arabie et la Perse; la fondation d'Alexandrie porta à l'ancienne voie le coup de grâce.

Quoiqu'il en soit, la mer Caspienne attira pendant longtemps l'attention d'Alexandre et de ses lieutenants. Il supposait que cette mer devait faire partie de l'Océan du Nord, et qu'en la côtoyant, on découvrirait de nouveaux royaumes avec lesquels ou pourrait inaugurer de nouvelles relations. Aussi, peu de temps avant sa mort, il fit construire une flotille qu'il envoya en exploration pour savoir si la mer Caspienne ne communiquait pas avec les Indes [3]. Après avoir visité les côtes méridionales, on découvrit la partie orientale jusqu'au fleuve Iaxarte, ensuite le côté occidental, probablement jusqu'à Derbent qui se glorifie d'avoir été fondé par Alexandre. On a, il est vrai, quelques indices que les troupes d'Alexandre pénétrèrent jusqu'au fleuve

[1] Strabon. Livre XI page 351.
[2] Pline. Livre VI chap. XIX.
[3] Montesquieu. Esprit des lois-Livre XXI chap. IX.

Ghytanis. Certes, il ne s'agit pas ici du Ghypanis ou Kouban actuel mais bien d'une autre rivière qui se jette dans l'Indus près de son embouchure; l'erreur a été propagée par des écrivains qui ne savaient pas que le Ghypanis était le Kouban seul et qu'à son embouchure, dans l'antiquité, vivaient aussi des Sindes tout comme sur les rives de l'Indus.

Après la mort d'Alexandre, Séleucus Nicator maintint dans la Caspienne une flotte, sous les ordres de Patrocle, qui avait pour mission d'explorer les côtes. Les parties nouvellement découvertes furent nommées Mer Séleucienne et, en même temps, on conçut le plan du percement d'un canal entre les deux mers voisines. Sur ces entrefaites, Séleucus Nicator fut tué. Son fils et successeur Antiochus I continua aussi l'exploration de la Caspienne et les chroniques géorgiennes, en parlant de l'aide qu'il accorda à Pharnavaz contre Azon, prouvent que le théâtre de la lutte et le sort de ce pays le préoccupaient vivemnt et qu'il était par conséqnent de son intérêt que le pouvoir y fut entre les mains d'un homme dévoué, disposé à seconder ses desseins.

V

FONDATION DE LA ROYAUTÉ

A partir du III-ème siècle av. J. C. une ère nouvelle s'ouvre pour la Géorgie. Une vie nationale et rationnelle s'organise, et, préparée par le temps, la nationalité commence.

Cette transformation put s'opérer, et les premiers fondements naturels du royaume géorgien purent se consolider grâce 1° à l'unité de race des communautés indigènes quoiqu'elles fussent disséminées sur un grand espace et longtemps séparées par des circonstances locales; 2° à l'influence du régime perse qui réunit ces clans sous l'administration de deux satrapes gouvernant au nom et dans l'intérêt d'un seul souverain; 3° au développement de la race géorgiene elle-même avant et pendant la domination perse.

Les communautés progressaient graduellement en agriculture et en commerce, au milieu d'une nature riche et prodigue, sur un sol qui rémunérait au centuple le laboureur de ses peines, et avec les ressources du négoce que les relations avec les Egyptiens, les Grecs et les Phéniciens avaient créées. Les dogmes religieux égyptiens et persans qui leur furent imposés et inculqués préparaient les Géorgiens à l'obéissance aux lois; le tribut qu'ils payaient au roi de Perse leur fit comprendre la nécessité d'un impôt annuel au gouvernement.

La première expression de la nationalité géorgienne fut, comme nous l'avons dit, la réunion de tous les groupes appartenant à la même race, sous les ordres suprêmes d'un chef unique, pour la défense mutuelle contre un ennemi commun.

Pharnavaz partagea ses États en 8 ou 9 provinces ou *éristhavats.*[1] On ne peut, d'après les chroniques, savoir quelles étaient les limites exactes de chaque *éristhavat.* Au chapitre consacré à la géographie de la Géorgie, nous citerons à ce sujet les indications données par le prince Teïmouraz.

Les *éristhavis* étaient les principaux fonctionnaires et les exécuteurs des ordres du souverain. Chacun d'eux représentait dans sa province la personne royale et avait le droit de léguer ses fonctions à ses héritiers. Ce droit était une conséquence naturelle ou plutôt une continuation de la vie féodale inaugurée avec le partage du territoire entre les descendants de Karthlos et qui se maintint pendant le cours de plusieurs siècles grâce aux conditions favorables du sol. La confirmation de ce droit par Pharnavaz fit immédiatement naître en Géorgie d'abord le droit de propriété territoriale comme bien héréditaire particulier, et secondement l'idée de l'introduction des quatre castes sociales qui subsistèrent pendant toute la durée du royaume de Géorgie. Le droit individuel de propriété

[1] Le nom *éristhavi* (*êri* peuple, *thavi* tête, chef,) désigne le fonctionnaire. Le mot *éristhavat* n'est ni géorgien, ni russe; on emploie en géorgien le mot *saéristho* pour désigner le pays administré par les *éristhavis.* Nous inventons celui d'*éristhavat* pour simplifier les termes et éviter toute confusion.

territoriale, symptôme si rare chez les peuples de l'antiquité, fut probablement concédé dans le but d'unir chez chaque individu le sentiment patriotique avec les avantages matériels, et d'augmenter ainsi l'énergie des sujets pour la défense de la patrie.

Les peuples de l'antiquité, chez lesquels la terre était considérée comme bien communal et où la propriété ne pouvait être acquise qu'à l'aide du commerce, préféraient, pour y vivre, les pays où ils pouvaient le mieux conserver et faire valoir leurs capitaux. Abandonnant sans regret leurs pénates, les tombeaux de leurs pères, les riants paysages de leur berceau, ils s'en allaient en de lointaines contrées y fonder des colonies ou préféraient le genre d'existence des Juifs et des Arméniens dont les terres étaient sans cesse la proie du premier conquérant venu. En Géorgie, la lutte pour la liberté contre de puissants envahisseurs dura vingt siècles jusqu'au jour où l'un des derniers rois[1] porta atteinte aux droits territoriaux des hautes classes.

Voici quelles étaient les quatre classes en Géorgie: 1-o les *mthavars* ou *thavads* (titre correspondant à celui de princes féodaux), 2-o les *aznaours* (ou chevaliers), 3-o les *mokhalakhs*[2] (villageois ou plutôt citadins), et 4-o les *glêkhis* (paysans).

---

[1] Le roi Héraclius II qui, dans son testament, en 1798, voulut partager son royaume entre ses fils. C'est sous son fils Georges XIII que les troubles de la Géorgie donnèrent à la Russie l'occasion d'intervenir.

[2] *Khalakhi*, en géorgien, signifie : ville.

Les *mthavars* ou *thavads* provenaient pour la plupart des souverains de ces parcelles du pays partagées entre les descendants de Karthlos, ou bien étaient issus de familles princières.

Les *aznaours*, si l'on en croyait les chroniques, étaient les aides ou compagnons du lieutenant macédonien Azon.

Tous les *éristhavis* appartenaient à la classe des *mthavars*. Ceux-ci non-seulement étaient maîtres absolus de leurs terres et de leurs paysans, mais, à l'instar des rois, avaient encore comme vassaux un certain nombre d'*aznaours* avec leurs champs et leurs paysans.

Nul ne pouvait être *aznaour* s'il ne possèdait une campagne avec un village habité, et si, au premier appel de son *thavad* il ne se présentait prêt à entrer en campagne suivi d'un certain nombre de guerriers, de chevaux de rechange, d'objets de campement et autre attirail de guerre. Dans sa description de l'Ibérie, Strabon confirme l'existence des quatre ordres sociaux que nous venons de mentionner.

On attribue à Pharnavaz l'institution des grades et emplois militaires et le mérite d'avoir fait venir de Perse des mages pour coordonner les dogmes de Zoroastre.

Le plus grand mérite de Pharnavaz et son plus grand titre à la reconnaissance des Géorgiens est, sans contredit, l'introduction de l'écriture et l'invention d'un alphabet particulier appelé *mkhédrouli* qui dérive du zend et est si habilement composé qu'on peut dire que peu de peuples ont un alphabet aussi bien adapté à leur langue

que les Géorgiens. Il remplit, en effet, toutes les conditions voulues; c'est un des plus complets; chaque son s'exprime par un signe à part; chaque signe désigne toujours un seul et même son.

La pierre d'achoppement de toutes les langues européennes est leur orthographe. Grâce à la perfection de leur alphabet, cette difficulté n'existe pas pour les Géorgiens. Nous ne possédons malheureusement aucune des œuvres de leur littérature primitive; néanmoins nous sommes en droit de supposer qu'il a pu y en avoir un grand nombre, et qu'après l'introduction du christianisme, elles auront été détruites comme étant considérées productions d'esprit païen. Ce fait est d'autant plus probable que le clergé du IV-ème siècle composa un nouvel alphabet nommé *khoutzouri* dans le but d'accaparer le savoir et pour détourner ainsi le peuple de la lecture des anciens livres.

On attribue à Pharnavaz l'institution du principe de l'hérédité de la couronne, la reconstruction et la fortification des villes ruinées et la fondation de Chorapani, ce célèbre entrepôt des marchandises des Indes et de l'Europe.

pt 2.

VI

ESQUISSE GÉOGRAPHIQUE DE LA GÉORGIE AU TEMPS DE L'ÉTABLISSEMENT DU RÉGIME MONARCHIQUE

Le royaume de Pharnavaz avait pour frontières : la chaîne principale du Caucase, la rivière Enguri (Ingour), la mer Noire jusqu'à Batoum (actuel) environ, les montagnes d'où sortent le Tchorok et ses affluents, les monts qui baignent la rive droite de la rivière Débéda jusqu'à la Koura, et enfin l'Alazan avec ses affluents de l'Est.

Les points extrêmes de ces limites se trouvent entre le 40° 47' et 43° 15' de latitude Nord et le 59° 15' et 64° 58' de longitude. La plus grande largeur de cette surface est, en ligne droite, au 60° du méridien puis tourne vers l'Est jusqu'au mont Salavat par 41° 24' latitude et 64° 58' longitude.

En parlant de l'établissement de la race géorgienne au Caucase, nous avons dit que le territoire géorgien occupait tout l'espace compris entre la grande chaîne et l'Araxe. Il est possible toutefois, que, jusqu'à la fondation du royaume, il ait pu y avoir de grands changements. Mais comme les chroniques ne disent pas si, en dehors des limites de la monarchie de Pharnavaz, la race géorgienne se trouvait être la race dominante jusqu'à l'Araxe, nous réservons cette question qui n'est pas encore résolue. Les frontières que nous avons indiquées sont, jusqu'à ce jour, peuplées par des Géorgiens. D'ailleurs, si l'on s'en rapporte aux dénominations sous lesquelles

plusieurs géographes de l'antiquité baptisent quelques peuplades voisines de la Géorgie, et si on lit les détails donnés à leur sujet, on en arrive à se demander si, par exemple, les Pontins, les Albans ou Albanais, les Caspiens, les Kardusiens, les Sapires et autres n'étaient pas des rejetons de la race géorgienne.

Il est impossible d'admettre, alors même que les Pontins seraient d'origine grecque, que Trapézonde, colonie hellénique sur le Pont, ait pu peupler toute la côte S. E. de la mer Noire. Tout le rivage du Pont était occupé par de nombreux et belliqueux Chalybes, et on sait qu'aujourd'hui on retrouve non-seulement des restes de population géorgienne, mais même la langue elle-même parlée dans plusieurs villages situés sur les côtes orientales. Selon Pline, l'Alazan à sa sortie des monts Caucase, séparait les Albanais des Ibères. Le nom «Albanais» des géographes romains, transformé par la prononciation arménienne est devenu : „Agvanais" et en géorgien : „Alvanais". La vallée que nous connaissons sous le nom de „champ Alvanais" s'étend dans les environs des sources de l'Alazan, mais à 200 kilomètres au delà, en suivant le pied des montagnes vers le S. E., toute la contrée est peuplée de géorgiens qui, autrefois, avant la formation du royaume de Chirvan, ont parfaitement pu se répandre jusqu'à la mer Caspienne. Peut-on donc mettre en doute que les Albanais ayant eu pour frontière orientale la mer et à l'O. les sources de l'Alazan n'étaient pas des géorgiens de Kakhéthie? Il se peut aussi que les Caspiens qui ont donné leur nom à la mer Caspienne et

qui sont connus par les écrivains romains et grecs comme des riverains fixés au S. E. de l'Albanie, aient appartenu à la famille géorgienne. Dès la plus haute antiquité, au cœur de la population géorgienne, en Kartalinie, ne trouvait-on pas la ville de Caspi qui n'est plus aujourd'hui qu'un village? Enfin, comme l'affirme le prince Teïmouraz, les Kardusians n'étaient-ils pas les Karthlosiens et les Sapires les Ibères? On peut supposer que tous ces peuples appartenaient à une seule et même race, mais la partialité des historiens arméniens devient suspecte lorsqu'ils donnent une origine essentiellement arménienne non-seulement à ces peuplades mais aussi à tous les Noakhides.

Il est probable qu'entre tous les peuples que nous avons cités et les Arméniens, il existait la même promiscuité de provenance qu'entre Géorgiens et Arméniens, mais nous inclinons à croire qu'ils avaient plus de proche parenté avec les Géorgiens qu'avec les Arméniens. Toutes les nationalités du Caucase au N. de l'Araxe, entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, devaient être vraisemblablement des membres épars de la grande famille géorgienne.

Les terres qui composaient les domaines de Pharnavaz avaient 1500 lieues carrées et étaient partagées en quatre bassins principaux. Le premier était le bassin de la Koura, le plus important et dans lequel était concentrée la population géorgienne; le second: le bassin du Rion; le troisième: le défilé de l'Ingour, et le quatrième: le bassin du Tchorok inférieur.

La configuration de la Géorgie présente, en général,

un caractère excessivement varié et pittoresque: Ce ne sont que plaines verdoyantes, montagnes boisées ou neigeuses, étroits défilés au fond desquels grondent des torrents.

La chaîne principale du Caucase, frontière naturelle du pays sur tout le côté Nord, s'étend du N.O. vers le S.E. Couverte d'immenses forêts depuis sa base jusqu'à une hauteur de 8,000 pieds, les cimes en sont nues et revêtues de neiges éternelles.

Une seconde chaîne, presque parallèle à la première, va depuis la côte S.E. de la mer Noire jusqu'à la Débéda, formant la limite méridionale, puis tourne vers le Sud en longeant, quoique de loin, la Koura. Cette chaîne connue sous le nom de Petit Caucase dévie tellement de sa direction première, en suivant le cours du Tchorok et de la Koura, qu'on la dirait coupée par l'action des eaux.

Ces deux chaînes principales sont réunies entre elles vers le 61° du méridien par les monts Souram, connus dans l'antiquité sous le nom de Moschie et par les indigènes sous celui de Likhis-Mtha. [1]

Il y a encore en Géorgie deux rameaux importants: le premier commence au Pasi-mtha et, en suivant la rive gauche de l'Ingour, borne la Svanétie; le second est la chaîne de Gambor courant à partir du mont Borbalo entre les rivières Iora et Alazan. Ces dernières montagnes, contenant d'innombrables sources, donnent nais-

---

[1] C'est-à-dire: montagne.

sance à une foule de rivières, torrents et ruisseaux qui arrosent et fertilisent les plaines.

Les plus importantes rivières de la Géorgie sont: La Koura (l'ancien Cyrus) ou comme l'appellent les indigènes le Mtkwari. Elle prend sa source dans les monts Saganlouk (connus par les anciens sous le nom de Mtimes ou Mochis). Elle coule d'abord du S. au N. dans un étroit défilé percé entre les rameaux naissants des chînes de Souram et du Petit Caucase; à partir d'Akhaltzik (actuel), elle tourme vers l'Est près de Souram et, près de Tiflis, fléchit vers le Sud-Est jusqu'à la mer Caspienne. En Géorgie proprement dite, la Koura reçoit: Le Liakvi, le Kzan, l'Aragva, l'Alazan et son affluent l'Iora, l'Algeth, la Débéda et son affluent le Khram.

Le Rion (Phasis) prend sa source dans la chaîne principale eu pied du Songut-chokh. Il se dirige d'abord vers l'O. puis, sous le 60° 30' du méridien, il tourne au S. jusqu'à Songouti-khok où il revient vers l'O. pour aller se perdre dans la mer Noire au 42° 8' latitude et 59° 15' longitude. Comme affluents, il reçoit: la Kwirilla [1] qui, au sortir des monts Souram se dirige au S.O. jusqu'à Chorapani et ensuite vers l'O. La Tskénis-tskhali [2] (ancien Gyp) qui sort du Pasimtha; le Tékhour (ancien Glauke) presque parallèle à la Tskénis-tskhali, et 20 kilomètres plus bas, se réunit au Rion.

---

[1] C'est-à-dire « la criarde ».
[2] C'est-à-dire „ rivière des chevaux ".

Dans l'antiquité, la Koura était, dit-on, navigable depuis son embouchure jusqu'à Souram; le Rion jusqu'à son confluent avec la Kwirilla. De nos jours, la navigation de ces rivières ne peut plus s'étendre aussi loin. Ce changement, selon toute apparence, provient de la baisse du niveau des eaux, de l'ensablement des lits ou de ce que les embarcations qui les parcouraient autrefois n'étaient que de faible tonnage et d'une construction particulière du genre des *kamaras* [1] ghéniokhiennes dont parle Strabon, ou des radeaux géorgiens soutenus par des outres gonflées. [2]

Le Khoni descend des montagnes de la Svanétie méridionale vers le S.O. et rejoint la mer Noire, quinze kilomètres plus au N. que le Rion.

Du Pasmintha, l'Engur on Ingour coule vers l'O; ensuite, quittant le défilé svanétien, tourne vers le S.O. et se jette dans la mer à 16 kilomètres au N. du Khoni.

Le Tchorok, après avoir arrosé avec ses affluents les parties méridionales et occidentales du pays, se jette dans la mer Noire à trois verstes au S. de Batoum.

Les rives de toutes ces rivières, ainsi que les nombreux défilés de leurs affluents, étaient, de tout temps, habitées par une population qui savait profiter de tous les avantages de la vie agricole. Les indigènes devaient leur richesse et leurs moyens d'existence à la

---

[1] Le nom de *kamara* semble revivre dans celui de *katchmara* sorte de barque légère employée dans la mer Noire.

[2] En géorgien ***navtiki*** (***navi***, navire; ***tiki***, outres.)

bonne qualité du terroir et au climat. Les circonstances locales favorisaient l'élevage des bestiaux, et le surplus des animaux nécessaires aux travaux ou à la consommation était exporté. Cette branche de revenus, devait, selon toute apparence, être dans un état florissant. Si tous ces beaux et bons fruits qui mûrissent aujourd'hui en Géorgie ne sont pas des produits primordiaux de cette contrée, il est du moins avéré que la patrie originaire du cep de vigne est la vallée du Rion. Dans le S.O. de l'ancienne Colchide, les lauriers et les citronniers croissaient en forêts entières. Seule, la Svanétie, à cause de sa position élevée, ne pouvait fournir les mêmes avantages. La partie la plus basse de cette région est formée par le lit de l'Ingour dont le niveau varie entre 6.000 et 3.500 pieds au-dessus du niveau de la mer, tandis que les autres vallées de la Géorgie ont une hauteur moyenne de 1.300 pieds et une température moyenne approximatve de 9 à 11 degrés. La chaîne du Caucase abrite le pays contre les vents du Nord, qui, au printemps, soufflent des steppes de la Russie à l'encontre du courant chaud méridional, comme l'Italie est protégée par les Alpes.

Autrefois, comme de nos jours, les habitants des défilés communiquaient entre eux et maintenaient leurs relations par d'incommodes sentiers qui longeaient les cours d'eau, escaladaient les pics et devenaient souvent impraticables lors des inondations. Mais, dès l'antiquité, il y avait aussi de grandes voies de communication dont la construction et l'entretien coûtèrent d'immenses efforts.

Les lits de la Koura, de la Kwirilla, du Rion étaient l'objet de constants travaux de la part des intéressés au commerce des Indes. L'importance et les proportions des ouvrages d'art visités par Strabon et Pline sur les bords de la Kwirilla prouvent suffisamment quel était le prix qu'attachaient la population et le gouvernement au bon état de cette route. Cent vingt ponts jetés sur la rivière facilitaient le transport des marchandises expédiées par voie de terre, d'Ibérie à la place forte de Chorapani, entrepôt assez vaste pour contenir une ville entière. Le cours inférieur du Rion était resserré par des digues qui arrêtaient les débordements; on desséchait à grands frais les parties boueuses et les marais voisins.

Vers la plaine sarmato-scythique, on avait aussi frayé des routes qui traversaient les cimes du Caucase et que suivaient les barbares dans leurs incursions en Géorgie, en Arménie et en Perse. Les écrivains du temps parlent de quatre chemins menant en Ibérie, mais, dans leur description, on ne peut en reconnaître que trois: le défilé du Darial (Pilæ Caucasicæ), d'Albanie (Pilæ Albaniæ) et de Derbent (Pilæ Caspiæ). Les passes étaient occupées par des garnisons géorgiennes. A propos du Darial, Pline raconte qu'à l'endroit où jaillissaient des «sources amères», le défilé était fermé par des portes en bois rivées par des chaînes de fer, et que, près de là, s'èlevait sur une montagne la place forte de Koumani,[1] aujourd'hui village Koumnis-tsikhé ou en russe

[1] Pline. Livre VI. chap. XII.

Kalmoutchik, nom qui n'a aucune signification étymologique en aucune langue.

La passe de Derbent ne se trouvait que temporairement au pouvoir des Géorgiens. D'après Tacite, ce sont eux qui l'occupaient au 1-er siècle de notre ère. Elle fut fortifiée pour la première fois par les rois perses de la dynastie de Pischdadien à l'époque à laquelle se rapporte, selon la tradition, la fondation de Derbent, ville d'où commencait la fameuse muraille, qui par ses dimensions, est la plus grande construction qui ait jamais été faite en Géorgie. Aujourd'hui encore, on en retrouve des traces en suivant les cimes des montagnes à l'O. de la ville, puis en traversant les terrains de Kazikoumik jusqu'au Kuschan-dagh; plus loin, elles disparaissent sur le versant septentrional de la grande chaîne, pour réapparaître de nouveau dans les plaines de l'Albanie en face du défilé de Moukhak jusqu'aux villages Kathéki et Mazek à 9 kilomètres de Zakatal. D'après les traditions, cette construction remonterait au temps d'Alexandre le Grand et coïnciderait avec l'époque de la fondation de Derbent. Quelques écrivains fixent la fondation de cette ville au VI-ème siècle (époque des rois perses de la dynastie des Sassanides); mais cette date est en contradiction avec ce qu'ils disent eux-mêmes, à savoir que Derbent était connu des géographes du IV-ème et V-ème siècle. Les fortifications de la ville se composent d'immenses pierres mesurant de 28 à 40 pieds sur une largeur de 4 à 7. Du côté Sud, se détachent les ruines de la muraille caucasienne rejoignant en zigzag

les montagnes. Elle était construite avec les mêmes matériaux et dans les mêmes dimensions que les murs de Derbent et, en outre, était flanquée d'un grand nombre de bastions. En certains endroits, on a employé des pierres de taille reliées par de la chaux. A Kathéki, on remarque que le mur le plus ancien ayant été détruit, on en a construit un autre parallèle mais qui s'est écroulé à son tour et qui pourrait dater du VI-ème siècle. A en juger d'après ce qu'il en reste, la muraille caucasienne pouvait avoir une longueur de 360 kilomètres. Tous les historiens disent que cet immense ouvrage était destiné à défendre les contrées méridionales contre les invasions des barbares; il est cependant à remarquer que le mur de Kathéki, au pied des monts de la grande chaîne du Caucase, présente des banquettes pour tirailleurs placées daus le sens du N. au S.

Les trois passages à travers les montagnes, que nous avons cités, servaient autant pour la guerre que pour les relations pacifiques entre les peuples. Les Aorses, habitants des bords du Don ou Tanaïs, les traversaient souvent pour aller acheter avec leur or, des marchandises indiennes ou babyloniennes qu'ils rapportaient chez eux à dos de chameaux.

Là où le commerce prospérait, devaient aussi nécessairement naître des centres de vie sociale. Aussi voyons-nous qu'en Géorgie, il se créa de bonne heure un grand nombre d'établissements communaux que la tradition nomme villes ou places fortes. Élevées d'abord dans un but purement défensif, elles étaient construites en conséquence.

Voici les principales d'entre celles qui existaient à l'époque que nous retraçons: Karthli, la plus ancienne, fut bâtie par Karthlos sur une montagne dominant la rive droite de la Koura, près du confluent de l'Aragva (41° 43' latitude et 62° 10' longit.) Pharnavaz la nomma Armaz-Tsikhé à cause d'un temple qu'il y fit ériger en l'honneur d'Ormuzd. [1] Les géographes de l'antiquité la connaissent sous les noms d'Armozique (Harmosica de Strabon), d'Armastis (Harmastis de Pline), d'Armaztica (Harmaetica de Ptolémée).

Orbisi (Schamschvildé) place forte fondée par Karthlos sur la rive gauche du Khram, affluent de la Débéda, et dont on voit encore les ruines.

Mtkvris-tsikhé ou Kounani place forte construite aussi par Karthlos près du confluent de la Débéda et de la Koura. On croit que ces deux dernières villes défendaient les frontières méridionales.

---

[1] Ormuzd, l'*Oromaze* des Grecs, le bon principe chez les Perses, était l'antagoniste d'Ahriman, et venait immmédiatement après le dieu suprême Zervane-Akérène. Ormuzd est la lumière primitive: c'est lui qui a ordonné le monde, qui a fait le Soleil (Mithra), ainsi que toute l'armés des Etoiles et des Puissances bienfaisantes; c'est lui qui répand la lumière et la chaleur, qui lutte contre l'esprit de ténèbres; c'est aussi lui qui couronne les rois, qui a armé Djemchid et Féridoun, qui a inspiré Zoroastre. Son nom en zend Ahura-Mazda, veut dire le seigneur très savant. Une des meilleures manières de l'honorer était de cultiver la terre, de nourrir et de protéger les animaux domestiques. Le culte d'Ormuzd, le *mazdéisme*, s'est maintenu chez les Parsis. (Bouillet.—Dictionnaire d'histoire et de géographie).

Déda-tsikhé et Bostan-Khalhaki nommée aussi Roustavi, passent pour avoir été bâties par la femme de Karthlos. Déda-tsikhé, non loin de la ville de Karthli, était au bord du Tedzam affluent de la Koura; Bostan-Khalhaki sur une hauteur appelée aujourd'hui Iagloudja, à 15 kilomètres au S. de Tiflis.

Gatchiani ou Sanadiro-Khalhaki élevée par Gatchios, fils de Karthlos, sur la rive droite et au confluent de la Kcia et du Maschavéri. On en voit encore les vestiges.

Tchelti ou Ber, aujourd'hui grand village en Kakhéthie, sur la rivière Tchelta (Childa) 42° 0' latit. et 58° 23' longit.) Ces quatre dernières villes ne sont pas citées par les géographes étrangers.

Mtzkhêta élevée par Mtzkhétos, sur la rive gauche de la Koura au confluent de l'Aragva (41° 50' latit. et 62° 23' longit.) fut la capitale de la Géorgie jusqu'au VI-ème siècle de notre ère. Elle se faisait remarquer par ses églises et ses digues en pierre qui encaissaient la Koura. Ptolémée la nomme Mestlet. Ce n'est plus qu'un petit village habité par des géorgiens, des juifs et des arméniens, et pittoresquement disposé autour de la célèbre cathédrale, en porphyre vert, qui est un beau modèle d'architecture du XV-ème siècle.

Les fils de Mtzkhétos fondèrent encore 7 villes: Odtzkrè près d'Akhaltzik actuel, sur un des affluents de la Koura; Toukharissi non loin de la première dans le bassin du Tchorok; Tsounda près des sources de la Koura; Artanissi près de Tsounda également dans le bassin de la Koura (Kadjtkhalaki ou Guri); enfin Ouplistsikhé, Ourbnissi et Kaspi, au centre de la Kartalinie,

sur la rive gauche de la Koura. Ces deux dernières villes sont devenues des bourgs insignifiants et Ouplis-tsikhé est complètement désert. Vakoucht en parle comme d'une forteresse taillée dans le roc, ayant un souterrain menant à la Koura, de vastes établissements également creusés dans la pierre et des grottes fort curieuses. Tout cela existe encore en partie.

Dans le bassin de la Koura, on trouvait encore la ville de Suram ou Surium (Souram) datant du temps des *mamasaklissi*. C'était un lieu de dépôt pour les marchandises de l'Inde. La légende très connue de la veuve et de son fils muré vivant, est attachée à l'histoire de la citadelle qui profile sa tour démantelée au-dessus du village.

Les villes du bassin du Rion s'élevèrent presque en même temps que celles du bassin de la Koura. Quoique les chroniques en parlent assez vaguement, on sait que Æa et Koutaïs existaient déjà dès l'antiquité la plus reculée. La première était une riche cité que les Grecs visitèrent et chantèrent aux temps héroïques. Les Milésiens, à l'embouchure du Rion, établirent la colonie Fasis (le Poti actuel). Koutaïs (Kota ou Kita) [1]) sur les bords du Rion, servait de résidence au souverain de la Colchide.

Pharnavaz fonda encore d'autres villes dont les plus considérables devinrent : Chorapani déjà cité maintes fois et Archiopolis. Selon Brosset, cette dernière est le Nakalakévi ou l'ancien Tsikhé-Godji, bâti sur la rive du Tékhour par l'*éristhavi* Koudji lieutenant de Pharnavaz.

---

[1] Kotatis ou *Cutasium* (Bouillet. Dictionnaire d'histoire et de géographie).

HISTOIRE ANCIENNE DE LA GÉORGIE

DEPUIS LA FONDATION DU ROYAUME JUSQU'A L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME

I

Le règne de Saourmag (237-162). Guerre civile pour l'affranchissement des éristhavis, du pouvoir royal. Incursions d'Artachias et Zadriade. Règne de Mirvan (162-112). Guerre pour l'héritage de Saourmag entre ses gendres. Détachement de la Mingrélie et autres terres riveraines, du royaume de Géorgie. Invasion des Balkars. Règne de Pharnadje (112-93). Guerre de réformes religieuses. Offre du trône à Archak I (93-81) et expulsion de Pharnadje. Invasion de Mithridate, roi du Pont. Organisation et situation intérieure de la Géorgie depuis la mort de Pharnavaz jusqu'aux guerres romaines.

Après la mort de Pharnavaz, le trône de Géorgie fut occupé par son fils Saourmag. Mais l'*éristhavi* de Kartalinie, profitant de ce que le droit de succesion par hérédité n'était pas encore entré complètement dans les idées et les habitudes nationales, tenta de s'insurger et ourdit une conspiration dans le but de remplacer le pouvoir royal et absolu par l'indépendance complète de tous les *éristhavis*. Cette conspiration semble avoir été tramée fort habilement car on a des données qui permettent de

croire que la grande majorité de la nation fit cause commune. En effet, Saourmag fut expulsé de Géorgie et se réfugia chez les montagnards du Nord. Telle fut la cause de la première guerre civile de cette époque.

La principale préoccupation de Pharnavaz étant toujours d'affermir et d'assurer par de puissantes alliances les droits de ses descendants sur le trône de Géorgie, il avait épousé, dès le début de son règne, la fille du souverain des peuplades de Dourdzouk ; puis il donna une de ses sœurs à Koudji, *éristhavi* de Mingrélie, son plus puissant partisan, et son autre sœur se maria avec le chef des Ossètes. En apprenant les évènements qui avaient obligé Saourmag à fuir, tous ces puissants parents se mirent immédiatement en campagne contre les rebelles et réinstallèrent Saourmag sur le trône. L'avortement de cette tentative d'émancipation développa dans l'esprit national géorgien les germes de l'idée d'un gouvernement unitaire.

Continuant, comme ses prédécesseurs, à se trouver sous la dépendance des Séleucides, Saourmag dut prendre part à toutes les diverses entreprises d'Antiochus le Grand en Asie, ce qui provoqua une invasion arménienne conduite par les chefs rebelles Artachias et Zadriade qui, si l'on en croit les chroniqueurs arméniens, parvinrent alors à conquérir la Géorgie tout entière. [1] Quoique l'on ne trouve pas mention de ce fait important dans les chroniques géorgiennes, on peut cependant admettre que

[1] St. Martin. Recherches sur l'histoire de l'Asie, chap. XIX,

ces généraux, qui avaient précédemment réussi à affaiblir sensiblement la domination des Séleucides en Orient, en y assurant la suprématie de la dynastie des Arsacides, ont bien pu avoir poussé une pointe jusqu'en Géorgie, pays allié aux Séleucides; démonstration militaire qui entama probablement quelques *éristhavats* limitrophes des frontières.

La cause de la seconde guerre cvile fut que Saourmag, n'ayant pas d'enfant mâle, fit épouser une de ses filles au petit-fils de Kiudji l'*éristhavi* de Mingrélie, et qu'il donna la seconde à Mirvan, descendant des anciens rois assyriens, qu'il adopta et désigna pour son successeur,

Aussi, quand en 162 av. J. C. Mirvan occupa le trône laissé libre par le décès de Saourmag, l'*éristhavi* de Mingrélie s'y opposa de vive force, faisant valoir non-seulement des titres de parenté égaux mais aussi ses anciens droits de naissance, étant petit-fils d'une sœur de Pharnavaz. Le séditieux *éristhavi* pilla, à la tête de ses montagnards, les provinces fidèles à Mirvan qui, poussé à bout, et voyant les chances de la guerre lui être défavorables, se mit sous la protection du roi parthe Archak.[1] Celui-ci chargea son frère le roi d'Arménie Vagarchak de contenir les Mingréliens. Dès que Vagarchak eut réprimé la rébellion de Mitrobarzan, gouverneur de l'Arménie mineure, avec lequel il était alors en guerre, il envahit la Mingrélie dont l'*éristhavi* cerné par les forces de Vagarchak et de Mirvan, perdit ses propres territoires.

[1] Arsace, 255 av. J. C. (Bouillet, op. cit.)

Cette guerre eut encore un autre résultat tout à fait inattendu : Considérant d'un côté, qu'en rendant à Mirvan le trône de Mtzkhet, il avait accompli à la lettre les ordres de son frère le roi Parthe, et, d'un autre, que ce même Mirvan était trop faible pour revendiquer la Géorgie entière avec ses frontières primitives, Vagarchak se décida à garder pour lui-même toutes les côtes de la mer Noire, en accordant toutefois l'autonomie à l'Albanie où il installa son ami Aran [1]. Malgré cette félonie de la part du roi d'Arménie, et probablement en présence du pouvoir toujours croissant des Arsacides, Mirvan se vit obligé de continuer de quêter leur faveur, et, désirant assurer ses droits sur le reste de la Géorgie, il donna sa fille au fils du roi parthe Archak.

L'ordre et la paix rétablis avec peine en Géorgie par Mirvan, furent, bientôt après, bouleversés encore par une invasion de nouveaux barbares : les Balkars qui, en masses innombrables, fondirent du Nord sur ce malheureux pays. D'abord ils avaient bivouaqué sur les bords de la Malka et du Térek, mais s'y trouvant gênés par des peuplades scythiques, ils franchirent les montagnes sous la conduite de leur chef Vant, et, traversant, sans s'arrêter, le territoire des Ossètes, ils forcèrent le défilé de Darial et inondèrent la Géorgie. Leur attaque fut tellement furieuse qu'il fut impossible de leur résister quand ils se présentèrent sur les bords de l'Aragva. Heureuse-

---

[1] St Martin. Recherches sur l'histoire de l'Asie, chap XX.

ment ils ne firent que passer promptement à travers la Géorgie, sans la dévaster, et, arrivés en Arménie, ils se fixèrent, avec le consentement du roi de ce pays, dans le district d'Antpet-Passèç ou Vanand. [1]

D'après les chroniqueurs géorgiens, il faut chercher les causes de la troisième guerre civile dans les réformes religieuses entreprises par Pharnadje, fils de Mirvan. Le dogme religieux de Zoroastre, fondé sur l'adoration de la Nature, n'exigeait pour le culte, dans sa pureté primitive, ni autels, ni statues. Les offrandes et les sacrifices se célébraient sur les cimes des montagnes ou aux bords des clairs ruisseaux ; mais les relations des peuples iraniens avec l'Occident durent nécessairement modifier sensiblement ces cérémonies si simples, qui peu à peu se modifièrent, se compliquèrent jusqu'à ce qu'on en vint à ériger des temples et des statues. Cette réforme pénétra en Géorgie et semble avoir plu aux indigènes. La première idole fut élevée par Pharnavaz à l'endroit affecté aux sacrifices offerts à Ormuzd dans la ville de Karthli, et fut mise sous l'invocation de la divinité supérieure Armazi. Saourmag et Mirvan s'efforcèrent de faire entrer l'usage des pompeuses cérémonies et la magnificence de ce culte dans les goûts et dans l'esprit de la nation ; mais un siècle et demi après Pharnavaz, Pharnadje voulut tout à coup, sans cause ni raisons, réintroduire le culte simple, primitif, dès longtemps tombé dans l'oubli. Cette tentative révolta les Géorgiens qui envoyèrent une dé-

---

St. Martin. Recherches sur l'histoire de l'Asie, chap. XX.

putation aux Arsacides en les priant de détrôner Pharnadje et de le remplacer par Archak beau-fils de Mirvan. Les intrigues et les menées des Arsacides amenèrent à ce résultat bien plus que les raisons religieuses. Archak fut promptement investi du pouvoir royal, et, escorté d'une armée parthe et arménienne, il fit son entrée en Géorgie, et les habitants le proclamèrent roi à l'unanimité. Pharnadje se réfugia au Pont et, pendant dix années de suite, ne fit qu'assaillir la Géorgie avec des troupes grecques et pontines mercenaires. Mais, quand, après avoir occupé le district de Tachir, il voulut se porter plus en avant, il fut tué dans un combat, et la Géorgie resta définitivement à Archak.

Après la guerre de Mirvan et de l'*éristhavi* de Mingrélie, on a vu que le territoire de ce dernier avait été conquis par le roi arménien Vagarchak, qui y avait laissé ses lieutenants en leur recommandant de bien administrer le pays annexé. Mais les exigences et les violences de ces lieutenants poussèrent les habitants à un soulèvement qui fut promptement réprimé par Archak.[1] Cette révolte de la Colchide se renouvela encore en 98 av. J. C. pendant les dernières années du règne d'Artachès. C'est alors qu'Artachès confia le soin de la pacification et le gouvernement des côtes de la mer Noire à son beau-fils Mithridate (surnommé Eupator) souverain du Pont, et qui fut un des plus grands généraux de l'antiquité. Les ancêtres de Mithridate provenaient de la même

[1] Moïse de Khorène. Livre II, page VIII.

souche que la famille de Pharnavaz, premier roi géorgien, et c'est à cette circonstance qu'il dut probablement la souveraineté de cette partie de la Géorgie. Mithridate ayant fait irruption en Géorgie, occupa non-seulement les côtes mais aussi quelques *éristhavats* limitrophes et il y installa des gouverneurs en son nom. En 84 av. J. C. une troisème révolte y éclata. Les indigènes réussirent cette fois à chasser les gouverneurs pontins et exigèrent de Mthridate qu'il leur désignât pour roi son fils Makar. [1] Faisant semblant d'accéder à leur désir, Mithridate envoya le collier d'or à son fils; mais, le soupçonnant de trahison, il le fit assassiner bientôt après et confia l'administration de la partie occidentale de la Géorgie à un de ses fidèles serviteurs, qu'il y expédia à la tête d'une formidable armée.

Le règne de ces quatre souverains fut, en majeure partie, employé pendant la paix à fonder et à administrer les villes, à fortifier les frontières et à embellir Mtzkhet par de nouveaux édifices, des temples, des autels etc. Les chroniqueurs géorgiens disent que Saour mag éleva des statues à Aniani et Daniani; mais les chroniqueurs arméniens lui attribuent l'érection de quatre statues dont l'une, d'après Brosset, devait être celle de Gata-Gaïma.

Pharnadje fonda en Kahkéthie près de Tchelta la ville de Nèlakrissi qui n'existe plus aujourd'hui mais dont l'enplacement s'appelle Nékressi et où se

[1] Macharès. (Bonillet, opus cit.)

voient enuore des ruines attestant une splendeur passée. Il érigea aussi dans sa résidence Mogta un édifice pour les mages, et, sur la rive gauche de l'Aragva, près de son confluent avec la Koura, sur une hauteur pittoresque, il éleva un temple, un autel et une idole en l'honneur de la divinité Sadéni. Il est fort difficile de préciser à quel système religieux appartenaient les différentes divinités auxquelles on dédiait ces statues. On ne rencontre leurs noms ni dans la nomenclature des dieux grecs ou égyptiens, ni dans le cortège des esprits du *Zend-Avesta*. Brosset croit que Daniani est la déomination géorgienne de Diane.

C'est aussi de cette époque que date la fortification du défilé du Darial. La „*Karthlis Tskovréba*" dit, en effet, que Mirvan, ayant terminé la guerre avec les Doursouques, placa des portes à l'entrée de leur pays, et qu'il les scella à l'aide de la chaux dans un mur de pierre. En parlant de cette porte, Pline dit qu'elle fut construite pour servir de barrière aux barbares du Nord et il ajoute qu'au Sud, sur une montagne, se trouvait la place forte de Kumania [1]. Il est probable que porte et place forte ont été construites après l'invasion des Balkars pour arrêter les autres peuplades montagnardes qui auraient voulu descendre aussi vers le Sud.

Malgré tous les soins que prenaient les rois géorgiens de bien organiser leur pays, toutes les parties du royaume ne profitaient pas également de leurs efforts.

---

[1] Pline. Livre VI, chap. XII.

Les provinces occidentales, éloignées du centre, différaient considérablement des provinces intérieures. Les chroniqueurs arméniens disent que quand Vagarchak s'empara de la Mingrélie, des terres des Chalybes et des Lazes, il trouva ces contrées, si splendidement dotées par la nature, complètement négligées. L'agriculture y était délaissée; les rives du Rion n'y étaient pas entretenues et, par suite des inondations continuelles de cette rivière, les champs ne présentaient qu'un vaste marais; les routes étaient envahies par des forêts impénétrables, et le brigandage était l'unique occupation des habitants. Il est vraisemblable que la cause de cette décadence provenait de la fondation d'Alexandrie en Egypte et de la découverte de nouvelles routes commerciales avec les Indes. Malgré tous les efforts de Pharnavaz, l'ancien commerce du Rion et de la Koura déchut complètement; les indigènes qui, grâce à la commode situation de leur pays, s'étaient habitués à se procurer sans labeur ni agriculture non-seulement leur pain quotidien mais même plus que le bien-être, durent, lorsque cessèrent les circonstances exceptionnelles dont ils avaient joui, se livrer au brigandage. On abandonna l'eutretien du lit du Rion et on se jeta corps et âme dans des guerres civiles auxquelles entraînaient les *éristhavis*. D'après les récits des historiens arméniens, Vagarchak, voulant améliorer la position de ses nouveaux sujets, expédia 30,000 ouvriers qui firent dériver les eaux du Rion à l'aide d'innombrables canaux, aplanirent les hauteurs, assainirent et comblèrent les parties boueuses,

redressèrent les digues et percèrent de nouvelles voies de communication à travers les forêts [1].

La maison royale géorgienne d'alors semble avoir disposé de grandes richesses dont on peut se faire une idée d'après les constructions qui furent entreprises, et surtout par ce fait que Pharnadje, dans sa fuite au Pont, emporta de Géorgie un trésor suffisant pour entretenir des armées mercenaires pendant les dix années que durèrent ses guerres malheureuses contre Archak. Ces richesses devaient consister en métaux européens, pierres précieuses des Indes, argent etobjets de luxe. La monnaie indigène du temps se nommait *kwastangui* et équivalait à la valeur d'un mouton. Dans les collections numismatiques modernes, on rencontre beaucoup de ces exemplaires primitifs. On est fondé à croire qu'en raison du peu d'inclination du peuple pour le travail, la source principale de ces richesses provenait des impôts que les indigènes levaient sur le commerce de transit qui passait par leur territoire ; car, malgré la fécondité du sol, on ne peut guère l'attribuer aux produits agricoles dont personne ne jugeait à propos de tirer grand parti.

En considérant qu'à l'époque où cette voie n'était déja plus l'unique route de communication des peuples ancins, Rome pourtant, si l'on en croit Pline, envoyait plus de cent millions de sesterces [2] annuellement à Chorapani pour les marchandises qui traversaient cet

---

[1] St. Martin. Recherches sur l'histoire de l'Asie, chap. XX.
[2] Pline. Livre VI.

entrepôt, il en résulte que, bien avant la construction de cette ville, et avant le temps dont parle Pline, les revenus des rois géorgiens avaient dû être plus considérables encore. Il est à présumer que le trésor découvert dans une caverne par Pharnavaz avait été amassé et caché par ses ancêtres lors des bouleversements produits en Asie par l'invasion d'Alexandre, et que la mère de Pharnavaz non-seulement en connaissait l'existence, mais avait probablement assisté à son enfouissement.

Quoiqu'il en soit, on peut, d'après tout ce qui précède, se faire une idée de la richesse de la nation géorgienne et des *éristhavis*, richesse qui leur permit, dans les relations avec les souverains, d'éviter la basse servilité qui distingua toujours les autres peuples de l'Asie, victimes inoffensives de leurs despotes.

E'POQUE DES GUERRES ROMAINES EN GÉORGIE

II

Relations de la Géorgie avec les nations voisines, au début des guerres romaines. Causes de ces guerres. Alliance d'Artag avec Mithridate, Tigrane d'Arménie et Orez d'Albanie. Ressources guerrières de la Géorgie. Guerre avec les Romains. Dissolution de l'alliance. Paix conclue entre Artag et Pompée. Séjour des armées romaines en Géorgie. Conséquences de ces guerres.

En 81 av. J. C., Artag succéda à son père Archak I sur le trône de Géorgie. Pendant le règne de ce souverain, les Perses entreprirent contre lui une guerre sous le futile prélexte que son père Archak avait autrefois expulsé le roi géorgien Pharnadje fils de Mirvan, et qui était persan. En approfondissant les circonstances, il est facile de voir que les chroniqueurs qui parlent de cet évènement se trompent et quant au temps et quant au peuple qui fit cette guerre aux Géorgiens. D'abord ni Pharnadje ni Mirvan n'appartenaient à la dynastie des Arsacides régnant alors en Perse; au contraire Artag était le neveu du roi de Perse; en second lieu Pharnadje s'étant réfugié au Pont, lors de sa fuite de Géorgie, se servit toujours des armées grecques et pontines dans sa lutte avec Archak et n'adressa jamais de demande de secours aux rois perses, sachant probablement que les intérêts de ces derniers étaient communs avec ceux d'Archak; troisièmement: Mihridate seul avait le droit de se venger de l'offense faite à son parent et hôte qui

s'était mis sous sa protection, puisque Mithridate et la mère de Pharnadje provenaient tous les deux de l'ancienne dynastie perse les Achaménides; et enfin, quatrièmement, comme on l'a vu, Mithridate avait, en réalité, porté la guerre en Géorgie, fait que ne mentionnent pas les chro niqueurs géorgiens.

Durant le règne d'Artag, Mithridate le Grand et son allié Tigrane, roi d'Arménie, préoccupés des préparatifs de leur guerre contre les Romains, firent tous leurs efforts pour se rapprocher des rois voisins limitrophes et surtout pour gagner à leur cause les souverains de Géorgie et d'Albanie. Quant aux Arsacides persans qui, à partie du règne d'Artazès 1, avaient cédé le pas aux Arsacides arméniens, ils se trouvaient tellement affaiblis à cette époque, qu'ils ne furent point en état d'y jouer un rôle historique.

La chûte des Séleucides développa également les tendances des Arsacides à vouloir accroître leur domination sur l'Asie. Quelques-uns-d'entre eux aggrandissaient leurs domaines en s'avancant par l'O.; les autres par l'E. Pendant que les Romains étaient adonnés à leurs affaires intérieures, les Arsacides réussirent à s'emparer de toute l'ancienne Perse jusqu'à l'Euphrate et de beaucoup d'autres territoires de l'Asie Mineure situés au S. de ce fleuve. Le Sénat romain qui suivait leurs rogrès d'un œil inquiet n'était point alors en état de s'y opposer. Mais quand Artazès, donnant sa fille en mariage à Mithridate le Grand, lui céda toutes les côtes de la mer Noire et ses droits sur les peuples du

Caucase, de la Scythie et du Bosphore, le Sénat s'émut, et, craignant que l'influence romaine en Asie ne fut atteinte, somma Mithridate d'avoir à renoncer à la Scythie ainsi qu'à ses prétentions sur le royaume du Bosphore et sur le Caucase. Le roi de Pont, enflammé par ses récentes victoires et comptant en outre sur son alliance avec Artazès, répondit d'une facon évasive pendant qu'Artazès pénétrait en Asie Mineure et s'avançait victorieusement vers l'occident. Il était même parvenu jusqu'aux côtes de la mer Egée lorsqu'il fut assassiné en 96 av. J. C. par un de ses guerriers révoltés. Son fils et successeur sur le trône d'Arménie, Tigrane resta fidèle à la politique de son père, mais le rôle de principal adversaire de la puissance romaine en Asie passa à Mithridate dont le pouvoir et le prestige, pendant les neuf années suivantes, s'accrurent à tel point qu'il put s'emparer de toutes les provinces romaines en Asie et de l'archipel de la mer Egée. Là, par son ordre, 80.000 romains furent mis à mort en quelques jours; puis, il pénétra en Europe, s'empara de la Thrace et d'Athènes. Le Sénat romain épouvanté d'un si redoutable adversaire, et oubliant les luttes intestines, envoya contre lui, en 87 av. J. C., ses meilleures troupes sous les ordres de Scylla. Après une lutte de trois ans et demi, pleine de sanglants combats, Scylla put enfin chasser Mithridate de la Grèce, de l'Asie Mineure, et lui dicter des conditions de paix sur les fontières du Pont. Mais, pendant la paix, se heurtant à chaque pas, même pour de justes réclamations, au mauvais vouloir du Sénat, Mithridate s'oc-

cupa de préparer une nouvelle guerre, car il ne perdait pas l'espoir de réussir à chasser un jour les Romains, de l'Asie. Ceux-ci qui, de leur côté, ne cherchaiént qu' un prétexte et qui étaient prêts à entrer en campagne, commencèrent leur agression en 73 av. J. C. sous les ordres de Lucullus. Après plusieurs victoires, Lucullus parvint à séparer les armées alliées pontines et arméniennes, et, après avoir pillé une partie de l'Arménie, il se tourna vers le nord contre Mithridate qui se cachait en Colchide, et livra tout le pays, appelé par Plutarque: pays des Tibarènes, à son insatiable avidité [1].

Artag qui, jusqu'alors, n'avait pris aucune part directe à la lutte de Mithridate et de Tigrane contre les Romains, fût bien forcé, par cette attaque de Lucullus, de penser à la défense de son royaume, quoique Lucullus fût, peu de temps après, rappelé par le Sénat de Rome. Comprenant que ses propres forces étaient insuffisantes pour lutter seul contre les Romains, le roi géorgien proposa à Mithridate et à Tigrane une alliance offensive et défensive qui fut en effet conclue, et à laquelle vint encore se joindre le roi d'Albanie Orez [2] qui, d'après un chroniqueur, paraît avoir été le frère d'Artag, et qui entra d'autant plus facilement dans cette alliance, qu'il devait le trône d'Albanie à Artag. D'après Plutarque, Artag disposait alors de 40.000 guerri-

[1] Plutarque. Vie de Lucullus.
[2] Plutarque. Vie de Pompée.

ers [1]; d'après Appien, de 70.000 [2]. Les troupes géorgiennes étaient réputées pour leur bravoure et leur bonne organisation, qualités qu'elles devaient probablement au roi Pharnavaz. Tous les historiens et poètes latins, depuis Polybe jusqu'à Tacite, comme Virgile, Horace et Lucain, presque contemporains des premières guerres romaines avec la Géorgie, n'ont que des paroles de louange pour ces braves guerriers géorgiens qu'ils décrivent comme étant habillés de caftans rouges et possédant une cavalerie et une infanterie remarquables. Outre cette armée mobile, la Géorgie disposait encore d'immenses moyens de défense soit grâce à la configuration du pays, soit grâce à l'esprit belliqueux de ses habitants. Sans ajouter foi aux chiffres exagérés de Strabon qui dit que la Svanétie seule était en état de mettre sur pied 200.000 hommes, on peut cependant affirmer que tous les Géorgiens savaient manier les armes et se trouvaient en état de garder les défilés de leur montagneuse patrie. Ces ressources guerrières du pays pouvaient être toujours avantageusement opposées à tout envahisseur; il fallait seulement que les rois indigènes sussent s'en servir et les utiliser.

Après le départ de Lucullus, et enhardi par ses nouvelles alliances, Mithridate devint de nouveau un sérieux et dangereux ennemi pour Rome. En 67 av. J.C., après avoir dispersé près de Zéla, une armée romaine qui, sous les ordres de Triar, successeur de Lucullus,

---

[1] Plutarque. Vie de Pompée.
[2] Appien. Tome 1, page 339.

occupait le Pont, il réussit à reconquérir tout son royaume. Dès que la nouvelle en parvint à Rome, le Sénat rassembla et envoya une formidable armée à la tête de laquelle on mit Pompée. Dès le début, cet habile général sut gagner à sa cause les fils de Mithridate et de Tigrane et détruisit ainsi l'unité et la concorde intérieures au Pont et en Arménie. En 66 av. J. C., il se décida à attaquer directement Mithridate qui campait près de l'Euphrate. Une bataille de nuit décida du sort de la guerre. Mithridate s'enfuit en Dioscurie, traversa la Mingrélie, et Pompée le proclama aussitôt détrôné. Après avoir nommé Pharnace fils de Mithridate, roi de Pont, Pompée se mit, en Arménie, à la poursuite de Tigrane qui, abandonné par son fils, se rendit presque sans résistance. Pompée se transporta alors sur les bords de la Koura où il passa l'hiver, puis, au printemps, il se mit en marche contre le roi d'Albanie qui l'attendait à ses frontières. Après quelques batailles malheureuses, Orez demanda et obtint la paix et livra ses enfants en ôtage.

Après avoir subjugué l'Albanie, Pompée entreprit une expédition contre la Géorgie. Les détails de cette marche qui sont fournis par Dion Cassius [1], Appien [2] et Plutarque [3] sont tellement embrouillés qu'il est impossible de la raconter; on ne peut même pas affirmer si

[1] Dion Cassius. Liv. XXXVI, pages 33, 36 et 37, et Livre XXXVII, page 1.

[2] Appien. Tome 1, page 399.

[3] Plutarque. Vie de Pompée.

dans cette expédition, Pompée fondit sur la Géorgie en venant de l'Albanie ou en venant de l'Arménie; s'il s'empara d'une partie seulement ou s'il parvint au cœur du pays. On est tenté de supposer que cette invasion se porta principalement sur le territoire des Mesques, les districts actuels d'Akhaltzik, de Borjom, peut-être bien de Souram. La „*Karthlis Tskhovréba*" ne dit pas un mot de cette guerre. Il est vrai qu'en général, cette chronique ne s'occupe que des évènements qui se sont passés en Kartalinie. Les écrivains romains racontent que Pompée passa les frontières de la Géorgie au printemps de l'an 65 av. J C. Pour donner à ses alliés le temps de venir à son secours, Artag expédia à Pompée une ambassade avec mission d'entrer en pourparlers. Mais, ayant probablement deviné ses intentions, Pompée, sans s'arrêter, s'avança jusqu'à une acropole qui se trouvait au bord de la Koura entre deux défilés? Artag après avoir passé la rivière en cet endroit, y brûla le pont. Pompée dut s'arrêter jusqu'à ce qu'il eût forcé la garnison de l'acropole à se rendre. L'armée romaine put alors traverser la Koura sur 10.000 barques et se mit à la poursuite d'Artag au milieu d'impénétrables forêts; et les indigènes, profitant des accidents de terrain, gorges et précipices, faisaient payer cher aux Romains chacun de leur pas en avant. Mais bientôt ceux-ci eurent à vaincre une difficulté plus sérieuse. Après avoir franchi la rivière Pélor?, Artag en détruisit le pont, de sorte que Pompée, jusqu'à la baisse des eaux, dut s'arrêter sur les bords et déboiser toutes les

forêts du pays pour se mettre à l'abri des grandes pertes quotidiennes qui lui étaient infligées. Enfin Artag voyant baisser les eaux qui allaient faciliter le passage des Romains, et ayant en outre appris la rupture de l'alliance à laquelle il avait adhéré, se décida à lutter seul et à ses risques et périls. Il livra, au gué de la rivière, une grande bataille dans laquelle, d'après Plutarque, l'armée géorgienne perdit 1.000 hommes et laissa 9.000 prisonniers. Le roi battant promptement en retraite, demanda, peu de temps après, la paix à Pompée. Le général romain, tout en la promettant, à condition qu'un des fils d'Artag lui fût livré en otage, n'en continua pas moins sa poursuite, luttant continuellement contre des difficultés sans cesse renaissantes. Le roi qui hésitait à accepter les conditions de Pompée, voyant que rien ne pouvait arrêter les succès des romains se décida enfin à livrer son fils et à offrir de magnifiques présents à l'heureux vainqueur [1].

Une fois la paix signée avec Artag, Pompée descendant le bassin du Rion pénétra en Mingrélie [2] et dans les autres districts voisins de la Géorgie qui, depuis le règne de Vagarchak, se trouvaient détachés de la monarchie, et, sous Artazès, étaient tombés dans la suzeraineté de Mithridate. Les habitants de ces contrées qui inquiétaient périodiquement leur souverain par leurs

[1] Plutarque. Vie de Pompée.

[2] Les ruines d'un pont connu en Mingrélie sous le nom de Bombouaskédi (Pont de Pompée) près Gordi, sur la Tskhénis-tskhali semblent rappeler le nom de Pompée.

continuelles rébellions contre leurs chefs, avaient en 72 av. J. C. obtenu de Mithridate, pendant les guerres contre Lucullus, le droit de se choisir eux-mêmes leurs gouverneurs. Le premier de ces chefs indigènes fut un certain Oltak. Pompée les ayant tous proclamés sujets romains, se saisit d'Oltak à titre d'ôtage et mit à sa place son lieutenant Aristarque. En quittant la Mingrélie, il se rendit en Abkhasie, voulant passer par la Dioscurie où il comptait renconter Mithridate; mais les difficultés de l'expédition, les pertes continuelles qu'il avait à subir de la part des montagnards, et la nouvelle d'un soulèvement en Albanie le forcèrent à rebrousser chemin. Après la pacification de cette province, il entreprit plusieurs expéditions contre les Ghèles, Lekhs et Ircaniens; puis, traversant l'Arménie, il se retira en Syrie.

— Pendant son séjour en Géorgie, Pompée put se rendre compte de la possibilité de transporter les marchandises des Indes à la mer Noire par la Koura et le Rion. Marc Térence Varron fut spécialement chargé par lui de rassembler les renseignements nécessaires à cet effet, mais on ne sait à quoi aboutirent ces recherches. Les préoccupations de la guerre ne permirent probablement pas à Pompée de s'occuper de cette importante question, et le transit par la Géorgie resta dans la triste situation dans laquelle il se trouvait à cette époque.

Lucullus considérait le Caucase comme le nid de mille rois. Après lui, Pompée put juger par lui-même l'esprit guerrier des habitants et, depuis lors, chaque

fois que les Romains eurent à guerroyer en Perse ou en Arménie, ils avaient à craindre une diversion des peuplades caucasiennes et surtout géorgiennes où régnaient des dynasties apparentées aux rois de Perse et d'Arménie. Ces diversions pouvaient menacer ou leur flanc gauche ou leur ligne de retraite, selon que les Romains pénétraient plus ou moins loin vers l'Orient. Ils avaient toujours cette crainte en maintenant leurs postes militaires sur l'Euphrate et le Tigre, et ce fut la cause pour laquelle, depuis Pompée, ils tâchèrent d'assujettir les rois géorgiens. Ils savaient bien que, sans compter la bravoure des Géorgiens, ceux-ci disposaient à leur gré des défilés de l'isthme caucasien par lesquels ils pouvaient, à tout moment, laisser passer les barbares et innombrables hordes sarmates, aussi terribles pour les nationalités de l'Asie supérieure que pour les garnisons romaines qui l'occupaient. C'est aussi grâce à cette circonstance que les Romains ne purent jamais étendre leur domination au delà du Tigre.

Cette position géographique de la Géorgie, relativement aux empires situés entre le Tigre et l'Euphrate, explique aussi pourquoi les souverains de ce pays s'efforçaient de s'emparer des positions stratégiques indispensables pour sauvegarder leur royaume.

Telles furent la politique et la ligne de conduite des Romains après Pompée, des empereurs grecs après les Romains, et des Turcs après les Grecs, suivant ainsi l'exemple des Perses.

Évènements depuis la mort d'Artag jusqu'à l'avènement de Pharsman I

III

Règne de Bartom (65-33). Ses soins pour l'administration du pays. Guerre avec Mirvan. Règne de Mirvan II (33 23). Règne d'Arbak (23-3). Son assassinat. Sort des provinces de la Géorgie durant cette époque.

Peu de temps après le départ des troupes romaines, de la Géorgie, le roi Artag mourut et son fils Bartom lui succéda. Les chroniques indigènes disent qu'il s'occupa d'améliorer l'administration du royaume, d'embellir les villes et de relever les murailles de Mtzkhet, et que, vers la fin de son règne, la paix fut brusquement troublée par une invasion de Mirvan (fils du roi Parnadje chassé par les Arsacides), qui revendiquait ses droits sur la Géorgie. Mais d'autres sources indiquent que l'invasion de Mirvan fut motivée par d'autres circonstances. L'an 34 av. J. C., Marc-Aurèle ayant déclaré la guerre à la Perse, exigea du secours du roi arménien Artavazd, mais ayant éprouvé un échec en Perse et un refus de l'Arménie, il tourna ses armes contre cette dernière contrée. Artavazd adressa à son tour une demande de secours aux Géorgiens et l'obtint [1]. Cette guerre, on le sait, se termina par la

[1] Moïse de Khorène. Livre II, chap. XXII.

défaite et l'exécution d'Artavazd et par le démembrement de l'Arménie. Bartom ne pouvait rester impuni; aussi on peut supposer que l'invasion de Mirvan qui, jusqu'à sa vieillesse n'avait nourri aucune prétention sur la Géorgie, doit avoir été une conséquence de la politique de Marc-Aurèle.

Selon la „*Karthlis Tskhovrêba*", le mouvement agressif de Mirvan fut arrêté pour quelque temps sur la rive gauche de la Débéda, près de la place forte de Kounani; les adversaires s'y provoquaient de temps à autre en champ clos; et le roi Mirvan, malgré son grand âge, tua en combat singulier trois des meilleurs lieutenants de Bartom. Cette guerre se termina en l'an 33 par la mort de Bartom et par l'avènement de Mirvan II au trône de Géorgie. Il régna pendant dix années sans laisser aucune trace historique et mourut en 23. Son fils Arbak [1] lui succéda. Les chroniques l'appellent Archac mais il est plus probable que Mirvan haïssant les Arsacides, et portant lui-même un vieux nom persan, a préféré appeler son fils Arbak plutôt qu'Archak. Comme Bartom, il contribua à l'embellissement des villes, à l'extension des fortifications et laissa le royaume dans un état florissant. Contemporain d'Arbak, Strabon qui rassemblait un peu plus tard des notices sur la Géorgie, dit que ce pays était parsemé de riches villes possédant de beaux forums, des édifices publics et des maisons en

---

[1] Brosset. Additions et éclaircissements à l'histoire de la Géorgie, page XII.

briques à toits de tuiles, construites selon les règles de l'architecture [1]. Les Géorgiens connaissaient depuis Ardam [2] l'usage et l'emploi de la pierre de taille et de la chaux. Le règne d'Arbak se termina comme celui de Bartom. L'an 3 av. J. C., une armée étrangère commandée par Pharsman, petit-fils de Bartom, envahit la Géorgie. Pharsman provoqua Arbak en combat singulier, le tua et s'installa à sa place sur le trône de Géorgie.

Pendant tous ces changements, les provinces occidentales géorgiennes connues sous le nom de Colchide et qui avaient fait partie de l'apanage de Mithridate, passaient également de main en main. Le fils de Mithridate, Pharnace, roi du Bosphore, profitant en 48 av. J. C. de la guerre entre César et Pompée, envahit la Colchide et s'y fixa après en avoir chassé Aristarque. Après sa mort, qui suivit de près sa conquête, il fut remplacé par son beau-père qui était en même temps un de ses généraux, par Assandre 1. Sur ces entrefaites, un autre fils de Mithridate le Grand, Mithridate, mis en liberté par César sous la caution du roi d'Arménie Tigrane, fit aussi valoir ses droits sur la Colchide. Assandre le fit assasiner; mais craignant la colère du Sénat de Rome, il ne prit pour lui-même que le simple titre d'archonte. Auguste abusé par l'apparence trompeuse de son dévouement aux Romains, lui donna, en l'an 36, le titre de roi. Il régna ainsi pendant 32 ans,

[1] Strabon. Livre XI, page 499.
[2] Général du roi perse Aféridoun.

réussissant à concilier les intérêts de ses sujets avec ceux de Rome et des rois voisins. Il mourut en 14 av. J. C., sans laisser d'héritiers, et Scribonius, se disant neveu de Mithridate le Grand, prétendit au trône. Mais le général romain Marc Agrippa le fit mettre à mort, et réunissant la Colchide au royaume du Bosphore, y installa Polémon fils de Zénon le Laodicien.

Si le sol de la Colchide n'était pas plus fertile que celui des autres parties de la Géorgie centrale, il le valait cependant, mais on ne peut dire de l'état intérieur de cette contréè ce qui a été dit du développement des autres provinces. Strabon raconte, en plusieurs endroits, que les souverains de la Colchide s'occupaient plus de leur propre bien-être que de celui de leurs sujets.

RÈGNE DE PHARSMAN I

(*depuis l'année 3 de J. C. jusqu'à 60*)

IV

Restitution des provinces occidentales à la Géorgie. Guerre contre les Parthes. Prise d'Artaxade. Mithridate, roi d'Arménie, est fait prisonnier par les Romains et envoyé à Rome. Il est rendu à la liberté par Claude et rétabli sur le trône d'Arménie; sa chûte et sa mort. Radamiste, roi d'Arménie; sa fuite et son supplice. Voyage des apôtres André et Siméon de Chanaan en Géorgie. Extension de Mtzkhet. Mort de Pharsman. Institution du régime duarchique en Géorgie.

Pharsman, que les chroniqueurs géorgiens nomment: Aderk et les Arméniens: Andrik, débuta, selon le dire de la „*Karthlis Tskhovréba*" par conquérir la Mingrélie et toutes les terres dépendantes de la Géorgie. C'est d'autant plus vraisemblable que vers l'an 1 de notre ère, le roi Polémon fut assassiné et que ses domaines composés du Pont, de la Colchide et du Bosphore se démembrèrent. Sa femme Pifodore, régente durant la minorité de ses enfants, réussit avec peine à leur conserver le Pont et les terres orientales voisines. Savromat s'empara du Bosphore, et Pharsman, profitant probablement de ces troubles, se rendit maître de la Mingrélie et de la Klardjétie.

Le règne de Pharsman dura 63 ans. Ce long

espace de temps est rempli de divers évènements qui se trouvent en rapport avec l'histoire universelle des peuples de l'antiquité. Quelques-uns de ces évènements cités par Tacite, sont si intéressants qu'ils pourraient faire honneur à l'histoire de la Géorgie; et il est étrange que les chroniques locales semblent les ignorer complètement et les aient passés sous silence.

Tacite raconte que vers l'an 35, le roi parthe Artaban, enivré par quelques victoires sur les peuplades voisines, installa sur le trône d'Arménie son fils Archak et se permit d'exiger de l'empereur Tibère que les Romains respectassent les limites de la monarchie perso-macédonienne, dont il se disait être l'unique souverain légal. Mais un parti de mécontents pria l'empereur de désigner un autre roi. Naturellement Tibère se rendit plutôt aux prières de ces dermiers qu'aux sommations d'Artaban, et il nomma Tiridate roi des Parthes. Puis, craignant d'entraîner les Romains dans de sanglantes guerres avec les dangereux vainqueurs de Crassus, il pria le roi géorgien Pharsman de prendre Tiridate sous sa protection, lui accordant, en échange pour ce service, le droit d'investir Mithridate, frère de Pharsman, du trône d'Arménie.

Ayant accepté les propositions de l'empereur, Pharsman mit en jeu tous les moyens et toutes les ressources de son esprit pour mener ses négociations à bonne fin. Pour débuter, il empoissonna lâchement Archak après avoir acheté son entourage. Ensuite, ayant occupé avec une forte armée la capitale arménienne

Artaxade, il s'y installa en maître. Artaban, apprenant ces événements, réunit une immense armée en y joignant les hordes mercenaires des Skeptes. Il mit à leur tête son autre fils Orode et les envoya contre Pharman qui, de son côté, s'étant adjoint les Albanais et les Sarmates, avait inondé l'Arménie entière. L'armée d'Orode se composait uniquement de cavalerie tandis que Pharsman disposait d'une excellente infanterie bardée de fer; aussi les Géorgiens enflammés, avant le combat, par un discours éloquent, remportèrent une victoire décisive, et Orode, dangereusement blessé par Pharsman, expira sur le champ de bataille. Ce nouveau malheur porta l'exaspération d'Artaban à son comble. Il levait déjà toutes les forces de ses états pour se venger de Pharsman, quand l'habileté du général romain Vitellius, chargé d'observer les événements en Orient, le fit non-seulement renoncer à ce plan, mais aussi à toutes ses vues sur l'Arménie. En effet, peu de temps après, Artaban fut forcé de fuir de Parthie et de se réfugier en Scythie. Telle fut la fin de cette guerre: l'Arménie échut à Mithridate et la Parthie à Tiridate qui occupèrent tous deux leurs trônes sous la protection immédiate de Pharsman.

Mais à la mort de Tibère, Pharsman ne connaissant pas les vues politiques du nouvel empereur Caligula, jugea utile, pour sa propre sécurité, de ne plus s'ingérer dans les affaires de la Parthie et de l'Arménie. Aussi, dès qu'Artaban apprit les changements survenus à Rome, il apparut subitement en Parthie à la

tête des Scythes. Il chassa Tiridate, s'empara de nouveau de son trône et sut gagner l'amitié de Caligula par des présents et des flatteries. Mithridate aussi ressentit bientôt les funestes conséquences de ce rapprochement; car en l'an 40, les Romains se saisirent de lui, à la prière d'Artaban, et l'expédièrent chargé de fers à Rome où il resta près de sept ans.

A la mort de Caligula, Pharsman intervint pour son frère près de l'empereur Claude qui rendit la liberté à Mithridate et lui laissa repreudre l'Arménie alors au pouvoir de Bardan, le successeur d'Artaban. Là encore, ce furent les victoires des Géorgiens sur les Parthes qui permirent à Mithridate de reconquérir son trône.

Pharsman nourrissait en secret l'idée de s'emparer de l'Albanie; mais pour des raisons inconnues, il n'en vint pas à bout. Sur ces entrefaites, persuadé que son fils Radamiste en voulait à son trône et à sa vie, il l'appela près de lui et, sans lui dévoiler qu'il soupçonnait ses desseins, il lui expliqua que l'Arménie conquise sur les Parthes, avait été abandonnée à Mithridate au mépris de ses droits à lui Radamiste, qui devait en être le seul souverain légal. Pour trouver un prétexte de guerre, Pharsman accusait Mithridate d'avoir empêché les Romains de l'aider contre les Albanais, et il chargeait Radamiste, pour le venger de ce frère ingrat, d'occuper le trône d'Arménie et d'en expulser Mithridate.

Celui-ci épouvanté à l'approche d'un danger auquel il ne s'attendait pas, quitte sa capitale et s'enferme dans

la place forte de Gornéas (Korène) occupée par une garnison romaine sous les ordres du préfet Célius Polion et du centurion Caspérius. Après avoir vainement tenté d'enlever cette place de vive force, Radamiste parvint à corrompre les Romains, qui obligèrent Mithridate à quitter son refuge et à s'en remettre à la générosité de Radamiste. En se rencontrant, les deux ennemis s'embrassèrent amicalemut en se promettant de ne point attenter à la sainteté des liens de parenté, (Mithridate était frère de Pharsman et beau-père de Radamiste). Ensuite, ils se rendirent dans un bocage voisin où on avait préparé un sacrifice pendant lequel ils devaient prendre les dieux à témoin de la pureté de leurs intentions. Pour faire ce serment, ils se donnèrent les mains; quelqu'un de l'entourage leur lia les pouces avec un crin de cheval et si fortement que leur sang coula, se mêla en tachant leur peau, et ils durent le suçer l'un à l'autre. Une pareille alliance était considérée par les indigènes comme la plus durable, puisqu'elle était scellée avec le sang des parties contractantes. Mais à peine cette cérémonie eût-elle été terminée que tout changea aussitôt de face. Sur un signe de Radamiste, ses guerriers se précipitant sur Mithridate desarmé, ainsi que sur sa femme et ses petits enfants, les étendirent à terre et les étouffèrent sous des blocs de pierre.

Umidius Cvadratus, gouverneur de Syrie, outré d'une pareille barbarie, exigea que Pharsman rappelât son fils d'Arménie, mais d'un autre côté, le gouverneur

de la Cappadoce, Julius Pelignus, étant venu chez Radamiste, lui persuada au contraire de se couronner roi d'Arménie et lui-même assista à cette cérémonie. C'est ainsi que Radamiste parvint aux honneurs royaux.

Pendant que se passaient ces évènements, Vologuèze, roi des Parthes, pensant que les circonstances étaient favorables pour se rendre maître d'un royaume qui avait appartenu à ses ancêtres, pénétra avec une forte armée en Arménie, dans l'intention d'en assurer le trône à son frère Tiridate. Radamiste avait déjà pris la fuite, et l'Arménie allait passer en d'autres mains quand un hiver très rigoureux paralysa les plans de Vologuèze. Profitant de son absence, Radamiste revint de nouveau en Arménie, et exerça des cruautés envers les habitants qu'il considérait tous comme traîtres. Les Arméniens exaspérés, se révoltèrent et assiégèrent son palais. Radamiste parvint à se sauver en emmenant sa femme Zénobie qui enceinte et ne pouvant supporter une longue course à cheval, perdit connaissance. Radamiste ne voulant pas que les gens lancés à sa poursuite s'emparassent de son corps, la poignarda, la jeta dans l'Araxe et se réfugia en Géorgie. Peu de jours après, des bergers trouvèrent Zénobie que la fraîcheur de l'eau avait rappelée à la vie, et ils la ramenèrent à la cour de Pharsman.

Quand Tiridate fut enfin confirmé roi d'Arménie par Néron, il se crut obligé, pour assurer sa position personnelle, d'attirer l'attention de l'empereur sur Radamiste. De son côté, Pharsman soupçonnant son fils, se

décida à le sacrifier. En 58, Radamiste fut exécuté, par ordre de son père, sous le fallacieux prétexte d'être peu devoué à l'empereur, et Pharsman fut récompensé de ce crime par le don d'une partie de l'Arménie. C'est cet épisode qui a servi de sujet à l'auteur français Crébillon pour sa tragédie „*Radamiste*".

Un des événements les plus importants de ce règne fut, sans contredit, l'apparition en Géorgie des premiers prédicateurs du christianisme. Comme le disent les légendes indigènes, vers l'an 40, les apôtres André et Simon, sur la recommandation de la Vierge, à qui cette contrée était échue en partage, vinrent en Géorgie prêcher l'Evangile. De Trébizonde, ils passèrent en Adjarie, et après avoir surmonté une foule d'obstacles, ils convertirent les habitants à la foi chrétienne. D'Adjarie, ils arrivèrent en Meskie, de là en Klardjétie, en Thaos-Karie, aux bords du Tchorok, en Mingrélie, en Abkhasie, et partout ils eurent un immense succés. Les indigènes acceptaient le baptême et renversaient les temples et les idoles. Le bruit de cette propagande arriva jusqu'à Pharsman. Le roi en conçut une violente colère contre *l'éristhavi* de Klardjétie qui, par indifférence ou sympathie, avait rendu possible un changement de religion dans sa province. Il ordonna de détruire immédialement toute trace de christianisme. Il voulut aussi faire saisir les apôtres, mais André avait déjà repassé le Bosphore, et Simon allait mourir à Nikopsie. Par des persécutions et des mesures sévères, Pharsman effaça en peu de temps presque tous les vestiges de la religion nouvelle en Géorgie.

D'après le récit du voyage des apôtres en Géorgie, on voit que, malgré la position prédominante de Pharsman, la Meskie et la Thaos-Karie n'entraient pas dans les limites de ses domaines, mais se trouvaient sous la souveraineté d'une veuve. On sait aussi, qu'en ce temps là, le royaume de Pont était de même régi par Pifodore veuve de Polémon 1. Il en résulte que, quoique toutes les parties occidentales de la Géorgie ne fûssent pas revenues à Pharsman, son royaume était cependant plus considérable qu'il ne l'avait jamais été sous ses prédécesseurs. Outre quelques districts habités par des géorgiens, et qui avaient été arrachés par Mirvan, l'empereur Néron lui accorda encore, comme on l'a vu, une partie de l'Arménie.

Pharsman ne s'ocupait pas exclusivement des relations extérieures; le bien-être intérieur du pays lui tenait également à cœur. Sous lui, Mtzkhet prit des dimensions inconnues jusqu'alors, et s'étendit sur les deux rives de l'Aragva. L'an 60, Pharsman mourut. Voulant assurer la tranquillité et la sûreté de la Géorgie et la mettre à l'abri d'une rivalité possible entre ses deux fils Bartom et Kartom, un peu avant sa mort il partagea son royaume, en deux parties séparées par la Koura, et dicta à ses enfants leurs droits et leurs devoirs respectifs, et ceux qu'ils auraient quant aux relations générales de la nation géorgienne.

PÉRIODE DU GOUVERNEMENT DUARCHIQUE

V

Principes fondamentaux de ce gouvernement. Rois de cette époque. Guerre avec les Arméniens. Conquêtes de l'empereur Trajan. Guerres civiles entre Pharsman III et Mardate. Voyage de Pharsman à Rome (60-129)

D'après ce que disent les chroniques géorgiennes, on peut supposer que les droits et les devoirs des souverains de cette époque, relativement à eux-mêmes et à leur peuple, étaient plus ou moins basés sur les principes suivants: 1° un des deux rois devait avoir sa résidence à Mtzkhet et gouverner tous les domaines situés sur la rive gauche de la Koura, y compris les terres des bassins du Rion et du Tchorok; l'autre, résidant à Armaztsi, eut en partage les districts de la rive droite de la Koura jusqu'à la frontière méridionale de la Géorgie; 2° à la mort de l'un d'eux, son fils aîné devait immédiatement le remplacer; 3° chacun, dans son apanage, était indépendant; 4° en temps de paix, pour juger les questions intéressant le pays entier, ils devaient s'entendre et prendre d'accord une commune résolution; 5° en temps de guerre, l'un devait commander les armées du pays entier et l'autre vaquer à l'administration civile et à l'entretien des troupes en campagne.

Bartom et Kartom, fils de Pharsman I commen-

cèrent à régner en l'an 60. Kartom mourut trois années après, en 63, et fut remplacé par son fils Pharsman II. Bartom vécut jusqu'en 72, époque à laquelle son fils Kaos devint co-régent de Pharsman II. Ils moururent tous deux en 87, laissant pour successeurs leurs fils Azork et Armazéli dont on ne peut préciser au juste l'époque de la mort non plus que celle de l'avènement de leurs successeurs Dérok et Amzasp qui toutefois n'existaient plus en 103. On ignore aussi l'époque de la mort de Mardate et Pharsman III, celle de l'année dans laquelle Mardate fut expulsé de Géorgie et le pouvoir remis entre les mains de Pharsman seul. Tout ce qu'on sait c'est qu'en 113, ces deux rois étaient encore sur le trône. Cette incertitude fait considérer comme terme du gouvernement duarchique non pas l'année de la fuite de Mardate mais bien celle de la mort de Pharsman et de Mardate et de l'avènement d'Adam au trône de Géorgie.

Un des faits les plus importants de cette époque fut la guerre contre l'Arménie, entreprise par Pharsman III pour venir en aide à Erovand contre le prince arménien Artazan. Erovand occupait illégalement le trône d'Arménie; l'héritier légitime Artazan se cachait pendant sa minorité en Perse sous la protection d'un illustre arménien Sembat. En 78, lors de la majorité d'Artazan, Sembat parvint à gagner, en faveur de sa cause, la cour de Perse qui l'aida à reconquérir le trône de ses pères. On confia à Sembat une armée à la tête de laquelle il pénétra en Arménie, amenant avec

lui Artazan. Erovand effrayé de la marche les Perses, supplia Pharsman de lui prêter secours pour résister. Les Géorgiens entrèrent en Arménie et se joignirent aux troupes d'Erovand au moment où le pays presque entier s'était déjà rendu à Artazan. Aussi Erovand fut-il défait et tué par Sembat; ses troupes se débandèrent et les Géorgiens rentrèrent dans leurs foyers.

Après l'avènement d'Artazan, Sembat entreprit la pacification et l'organisation de l'Arménie, en dissimulant les griefs qu'il couvait contre Pharsman, à cause de l'aide que ce dernier avait accordé à Erovand. En 87, sans déclaration de guerre préalable, il passa la frontière de la Géorgie et vint assiéger les villes d'Artanissi et de Tsounda. Ayant rencontré une résistance acharnée de la part des garnisons de ces places, et craignant l'arrivée de secours, il essaya de corrompre les commandants; mais ayant échoué, il fit parvenir aux garnisons assiégées une lettre simulée de Kaos et de Pharsman, dans laquelle ceux-ci disaient qu'ils cédaient ces places fortes au roi d'Arménie dans l'intention de conserver son amitié. Il est probable que pendant qu'un courrier portait cette lettre à la citadelle assiégée, un autre fut expédié avec du poison à la cour des rois géorgiens; car en même temps que les garnisons de Tsounda et d'Artanissi, induites en erreur, livraient ces villes aux Arméniens, il advint aussi que Kaos mourut de mort subite.

Profondément désespéré de la mort de son corégent sur lequel il fondait toutes ses espérances, le

vieux Pharsman eut encore la douleur d'apprendre la perte de ses deux citadelles. C'en était trop pour lui. Il appela Azork et Armazéli, leur céda ses droits et ceux de Kaos, et lui-même atteint d'une grave maladie, s'éteignit peu de temps après. Les nouveaux rois de Géorgie, qui nourrissaient une violente hainé contre les Arméniens, s'étant joints aux Ossètes [1] et à toutes les

[1]) Tandis que la „*Karthlis-Tskhovréba*" parle des expéditions des Ossètes dans le Sud et en Arménie, Moïse de Khorène nomme ces même incursions: invasions des Alains.

L'espace situé entre les cimes du Caucase jusqu'à la mer Caspienne et depuis les monts d'Andi jusqu'à la rivière Samour était habité par les Lesghiens connus des géographes de l'antiquité sous le nom de Leghs et par les Géorgiens sous celui de Lekis. Depuis les sources de la Soundja et en suivant son cours, jusqu'aux monts d'Andi, le pays était occupé par les Meschèdes ou Messègues qui sont les Tchetchènes actuels et dont le pays s'appelait Midjékétie ou Massaghétie. Entre les rivières Soundja et le Térek, se trouvaient les Guèles des anciens géographes; leur territoire, habité actuellement par d'autres peuplades, s'appelle encore Gaélakhstan, mais dans ses parties montagneuses se sont conservés des restes des habitants primitifs nommés Galachèves ou Galgaïèves parlant l'idiome tchetchène. Sur la gauche des sources du Térek jusqu'au Kouban et de sa rive droite jusqu'au Don vivaient des peuplades Ossètes ayant des noms différents. Entre la chaîne du Caucase, le Kouban et la mer Noire, étaient fixés les Adagues ou Tcherkess divisés en nombreuses tribus à noms divers. Enfin la partie N. O. de la côte de la mer Noire était occupée comme aujourd'hui par les Apkhases. Pendant toute la durée de leur existence, ces peuplades restèrent dans un état à demi sauvage, n'eurent aucune littérature et par conséquent leurs traditions sont très obscures.

tribus montagnardes, envahirent, en 88, les provinces septentrionales de l'Arménie et les livrèrent au fer et au feu. Rassasiés de vengeance, ils bivouaquaient, au retour, sur les rives de la Koura* et s'occupaient de

et leurs personnalités n'ont aucune place dans l'histoire. On sait cependant qu'outre les Apkhases et les Leghs, toutes ces tribus menaient une vie nomade et étendaient souvent leurs campements sur les terres des peuples Scytho-Sarmates. Quelquefois elles étaient refoulées elles-mêmes par d'autres nations qui passaient sur leur territoire pour pénétrer en Asie comme le firent les Cimmériens, les Khazars et les Balkars. Errantes au milieu des steppes de la Sarmatie et de la Scythie, ces peuplades liaient des relations avec d'autres peuples de même race, se les adjoignaient ou se fondaient elles-mêmes avec eux, et c'est pourquoi on lit dans les auteurs qui retracent ces époques lointaines une infinité de noms de peuplades qui, sous une foule de dénominations, ne représentaient en réalité que six peuplades différentes. C'est ainsi que les Ossètes, selon les temps et les lieux, furent baptisés par les Géorgiens, leurs plus proches voisins, du nom d'*Osses*; par les peuplades septentrionales de celui d'*Iass*; par les Occidentaux d'*Asses*, d'*Azes* ou d'*Aorses*, quelquefois aussi de Sarmates et de Méotes; eux-mêmes se considèrent comme des Iraniens. Moïse de Khorène, Arrien, Jean Catholicos, Constantin Porphyrogénète nomment les Ossètes: des Alains. Chez Albufère, l'Albanie est décrite comme une contrée située entre le Daghestan et la Tchetchénie. Klaporth est d'avis qu'Alains et Ossètes ne sont qu'un seul peuple iranien. En présence de toutes ces contradictions, il est assez difficile de savoir si les Alains étaient oui ou non des Ossètes. Rien au Caucase ne rappelle aujourd'hui le nom d'Alains si ce n'est le défilé d'Ilan-Khéva mais qui est situé sur le territoire des Lesghiens.

partager le butin et les prisonniers, lorsqu'ils furent rattrapés par Sembat qui se présentant avec une nombreuse armée arménienne, vint camper sur l'autre bord de la Koura et demanda qu'on lui rendît les prisonniers. Au refus des Géorgiens, Sembat traversa la rivière et offrit la bataille. Les Géorgiens et leurs alliés essuyèrent une telle défaite, qu'abondonnant butin et prisonniers, les montagnards regagnèrent au plus vite les montagnes. et les Géorgiens s'enfuirent dans leurs villes retranchées. Sembat, traversant toute la Géorgie centrale, depuis Kizikhi jusqu'en Meskhie, la ravagea de fond en comble. Pour assurer la domination arménienne en Meskhie, il y construisit une citadelle: Démott, et y laissa une forte garnison, puis il rentra en Arménie.

Les rois géorgiens, sortant de leurs cachettes, se préparaient de rechef à envahir l'Arménie, mais Artazan et Sembat prirent cette fois les devants. S'étant emparés de Mtzkhet et ayant saccagé la Kartalinie, ils forcèrent les Géorgiens à signer une onéreuse et honteuse paix. Après une pareille leçon, Azork et Armazéli n'osèrent pendant longtemps montrer contre Artazan la haine que ravivait en eux la vue de chaque ruine, qui leur rappelait sans cesse le devoir de relever l'éclat de leur patrie. Une paix prolongée leur permit de réorganiser le pays et de rassembler secrètement des ressources nécessaires à une nouvelle lutte. Une occasion favorable pour entamer l'action se présenta pour eux. Dès qu'Azork et Armazéli apprirent que

les Arméniens étaient aux prises avec les Romains [1] et les Persans, ils s'unirent de nouveau à leurs anciens alliés les montagnards et fondirent sur l'Arménie. Ayant réuni à la hâte ce qui lui restait de troupes disponibles, Artazan en confia le commandement à son fils Zaren et les envoya à la rencontre de l'ennemi. Mais cette fois les Géorgiens défirent l'armée arménienne et s'étant emparés du prince Zaren, ils l'enfermèrent à Darialan.

Après avoir terminé au bout de trois ans sa guerre contre les Persans, Artazan se retourna contre la Géorgie et y envoya ses trois fils à la tête de toutes les forces arméniennes. Ceux-ci s'étant avancés jusqu'à Trialeth entrèrent en pourparlers avec les Géorgiens. Cette guerre se termina à l'amiable, par la mise liberté du prince Zaren, par la restitution aux Géorgiens des terres de Meskhie et des citadelles dont Sembat s'était emparé traîtreusement durant les premières années du règne d'Artazan.

C'est ainsi que les chroniqueurs géorgiens racontent la longue guerre des Géorgiens et des Arméniens. Pour contrôler ces faits, on n'a d'autre document historique que ce qu'en dit Moïse de Khorène. Mais quand on compare les faits, on s'aperçoit facilement que les chroniqueurs géorgiens méritent ici plus de foi que les arméniens qui se complaisent dans une foule de légendes et de récits plus que fabuleux.

---

[1]) La „*Karthlis-Tskhovréba*" appelle les Romains: des Grecs. La chronique géorgienne veut sans doute parler de la guerre des Arméniens contre Domitien.

On a vu que la „*Karthlis Tskhovrêba*" parle de la guerre d'Artazan avec les Romains, guerre dont la cause principale semble avoir été, selon les historiens latins et grecs, l'élévation d'Artazan au trône d'Arménie sans le consentement des Romains et avec l'appui des Perses. Trajan arrivé au pouvoir continuait à montrer son mécontentement et le tourna principalement contre les Parthes, désirant ainsi avoir la gloire d'être le vainqueur d'une dynastie naguère si terrible. Il exigea donc l'exclusion d'Artazan, et ce fut le motif de son expédition en Orient. Le roi de Perse Chosroës, craignant un conflit avec les Romains, força Artazan à quitter l'Arménie et y installa à sa place le prince parthe Partamazire qui consentait à se reconnaître vassal de Rome. Malgré cela, Trajan le chassa et réduisit l'Arménie en province romaine. Mais cette conquête ne lui suffisant pas encore, il porta ses armes en Géorgie et, selon l'histoire, la conquit sans aucune difficulté. D'après Schlosser [1], l'obéissance des souverains de ce pays ne dura pas plus longtemps que l'occupation romaine ou la présence des troupes dans le voisnage.

Un autre évènement tout aussi important que cette guerre fut la lutte intestine entre Pharsman III et Mirdat. Ces deux personnages n'avaient rien de commun dans le caractère; la belle stature de Pharsman, son esprit guerrier et en même temps cultivé, lui avaient gagné tous les cœurs géorgiens, tandis que la cruauté

[1] Histoire universelle. Tome II, page 286.

et l'injustice de Mirdat en faisaient un objet d'horreur. Jaloux de la faveur populaire, Mirdat voulut un jour se débarrasser de Pharsman pendant une chasse qu'il avait organisée dans ce but. Mais le porteur de l'invitation de Mirdat communiqua en même temps à Pharsman les intentions homicides de son co-régent. Pharsman s'empressa de faire connaître à la nation la tentative avortée de Mirdat. Les Géorgiens qui ne cherchaient qu'une occasion de montrer leur haine chassèrent Mirdat du pays, et il se réfugia chez son beau-père, le roi de Perse.

Deux invasions tentées par Mirdat avec le secours des Persans furent si brillamment repoussées par les Géorgiens que Pharsman se décida enfin à prendre lui-même l'offensive et, renforcé par des troupes arméniennes que mit à sa disposition son beau-père le roi d'Arménie, il entreprit une expédition en Perse. Sa hardiesse et les succès qu'il remporta effrayèrent tellement le roi de Perse que celui-ci, ne trouvant pas d'autre moyen de sauver son empire, acheta le cuisinier de Pharsman et fit empoisonner ce dernier. Pharsman mort, les Géorgiens battirent en retraite poursuivis par une nombreuse armée persane qui occupa à son tour la Géorgie et installa Mirdat sur le trône. Mais Adam, fils de Pharsman, secouru et soutenu plus tard par les Romains [1], les Arméniens et les Géorgiens occidentaux,

[1] La chronique géorgienne nomme encore ici les Romains : des Grecs; confusion explicable par suite de la présence d'un fort contingent de Grecs dans les troupes romaines.

les assaillit et le sort de Mirdat fut décidé à la bataille de Rekhi près de la Liakvi, où lui-même fut tué. C'est ainsi que se termina en 129, le régime duarchique. Adam monta sur le trône de Géorgie.

Du temps de l'empereur Adrien, Pharsman III avait entrepris un voyage à Rome où il fut reçu avec de grands honneurs, à ce que disent les chroniques locales. Un jour qu'il offrait un sacrifice dans le temple de Bellone, on lui montra parmi les divinités, sa propre statue qui y avait été placée préalablement par le gouvernement romain [1]. De pareils honneurs prouvent la haute idée que les Romains avaient, en ces temps là, des forces de la Géorgie et des avantages qu'ils devaient retirer d'une alliance avec un pays si puissant. Il est à regretter qu'une attestation de ce genre ne se rencontre que par hasard en différents endroits de l'histoire romaine et qu'on ne possède pas une suite de renseignements sur le rôle et l'importance qu'avait la Géorgie dans l'antique empire universel.

---

[1] Zonaras. Tome 1, page 390.

Epoque de la fin du régime duarchique jusqu'à la mort d'Asfagour, dernier roi géorgien de la dynastie des Arsacides, de 129 à 265

VI

Les rois de cette époque. Invasion des montagnards et leur défaite par Amzasp. Son expédition au Caucase septentrional. Relâchement de la discipline militaire. Révolte contre Amzasp. Gouvernement de Rev. Part des rois Vatché et Bakour dans la guerre des Arméniens contre les Persans. Invasion des Goths en Mingrélie. Dangers qui menacent la Géorgie, et mort d'Asfagour.

Adam régna pendant trois ans, de 129 jusqu'en 132. Durant la minorité de son fils Pharsman, la Géorgie fut gouvernée pendant 14 années par Gaddan, mère d'Adam, comme régente. En 146 son petit-fils Pharsman IV âgé de quinze ans, fut couronné. Il eut pour successeur son fils Amzasp II dont le règne dura de 184 à 188. A la mort d'Amzasp, le trône géorgien échut au prince arménien Rev, dont le fils Vatché lui succéda de 213 à 231. Après lui, vint Bakour; en 246 Mirdat II succéda à Bakour et, en 262, le trône fut occupé par Asfagour.

A en juger d'après les chroniques indigènes et les historiens étrangers, on est autorisé à croire que pendant le temps du règne d'Adam, de Gaddan et de Phars-

man IV, la Géorgie put jouir d'une paix complète après laquelle, au début du règne d'Amzasp II, les Ossètes, poussés par leur esprit de rapine, firent une invasion inattendue en Kartalinie. S'étant unis à d'autres tribus de montagnards, ils descendirent dans le défilé de Liakvi, après avoir franchi les sommets de Dvalet. Là les envahisseurs s'arrêtèrent quelque temps, puis marchèrent sur Mtzkhet où ils concentrèrent toutes leurs hordes. A la première nouvelle de cette invasion, Amzasp envoya immédiatement à tous les *éristhavis*, par des courriers, l'ordre d'avoir à le rejoindre sans délai avec toutes leurs troupes disponibles. Puis, sans les attendre, il se porta lui-même avec les forces qu'il avait sous la main à la rencontre de l'ennemi, afin de couvrir sa capitale menacée et où il avait laissé l'infanterie pour la défendre du côté du Nord. Avec sa cavalerie, il réussit à arrêter ses adversaires dans un endroit appelé Sapourtzlé. Malgré l'immense disproportion des forces des combattants, la valeur des Géorgiens put tenir en échec l'ennemi pendant toute une journée; la nuit fit cesser le combat et Amzasp en profita pour se retirer avec le reste de ses braves troupes harassées de fatigue, vers la ville où l'attendait son infanterie. Le lendemain devait s'engager une nouvelle bataille qui privait la ville de ses défenseurs, quelle qu'en fut l'issue. Au lever du soleil, la garnison de Mtzkhet se préparait déjà au dernier effort décisif, quand, tout à coup, à l'immense joie des assiégés, on vit paraître de tous côtés les troupes rassemblées par les *éristhavis* qui, réu-

nies à la garnison, engagèrent un furieux combat avec les montagnards. Après une lutte qui dura deux journées entières, les envahisseurs furent complètement défaits et rejetés hors de la Géorgie avec des pertes immenses.

Cette brillante victoire enflamma à tel point le belliqueux caractère d'Amzasp que, dès l'année suivante, il entreprit une expédition dans le Caucase septentrional. Rien ne fut en état de lui résister, et en moins d'un an, toutes les peuplades, depuis les Alains jusqu'aux Abkhasiens furent forcées de se courber devant lui. Mais ces hauts-faits d'armes perdirent bientôt toute valeur aux yeux des Géorgiens. Les chroniqueurs racontent qu'Amzasp, de retour en Géorgie, voulant récompenser le courage de ses lieutenants, abandonna à la classe des guerriers le droit de tout administrer et régir à leur gré, ce qui amena naturellement comme conséquences : de nombreuses rapines, l'immoralité et des abus de pouvoir. Comme le peuple ne pouvait obtenir justice nulle part, il fut poussé au désespoir. Cette omnipotence accordée aux guerriers, mortelle pour l'ordre public, força la nation à recourir aux *éristhavis*. Ces derniers comprirent fort bien que s'ils ne parlaient pas en faveur des opprimés, ils perdraient eux-mêmes toute influence sur le peuple et deviendraient aussi victimes du désordre général. Les *éristhavis* de Mingrélie, d'Odzrakhie, de Klardjétie et de Tsoundi, éloignés du contrôle des favoris de la cour, ourdirent un complôt contre Amzasp fauteur des désordres qu'il avait suscités, et

firent proposer au roi d'Arménie Vagarche [1] de nommer son fils, le prince Rev, successeur d'Amzasp. Les Romains et les montagnards s'agitèrent aussi en faveur de Rev, qui de plus était neveu d'Amzasp. Quoique les Perses eussent pris fait et cause pour ce dernier, la lutte fut pourtant de courte durée; après une bataille, la Kartalinie passa aussi à Rev, et Amzasp fut tué peu de temps après.

Il est probable, d'après les louanges que les chroniqueurs accordent à Rev, que la suprématie de la classe militaire fut supprimée sous son gouvernement, quoiqu'ils n'en fassent pas l'objet d'une mention particulière. Ils représentent Rev comme un homme de bon sens, noble et généreux. Sa défense de sacrifier des êtres humains aux Dieux prouve surtout l'élévation de ses sentiments. Cette coutume barbare qui était encore en honneur en Géorgie au III-ème siècle, était auparavant une habitude générale. Du temps de la seconde guerre punique, on la pratiqua officiellement à Rome dans l'épouvante jetée par la défaite de Cannes. Mais les progrès et la supériorité de l'intelligence de la Grèce et de Rome y firent abandonner cette coutume plus tôt que partout ailleurs. Cette réforme de Rev ainsi que son mariage avec Séphora, grecque de distinction, et l'érection en son honneur d'une statue d'Aphrodite, prouvent que les tendances et les goûts de ce prince penchaient plutôt vers la civilisation

[1]) Vagarche régna depuis 178 jusqu'à 198. (S-t Martin, Mémoire sur l'Arménie. Tome I, page 412.)

gréco-romaine que vers l'immobile et caduc Orient. Ce roi montra aussi une excessive tolérance pour les chrétiens qui recommençaient à se montrer ça et là parmi ses sujets. Le règne et la conduite de Rev et de ses successeurs, qui continuèrent sa politique, préparèrent sensiblement les Géorgiens à la grande réforme morale qu'ils subirent au IV-ème siècle.

Pendant la fin du règne de Vatché et le commencement de celui de Bakour, toutes les forces de la monarchie furent mises en jeu pour le maintien, en la personne du roi d'Arménie Chosroës, des droits dynastiques des Arsacides sur l'Arménie, contre les tentatives du roi de Perse Artchir. Les Géorgiens s'adjoignant les montagnards, firent en Perse plusieurs expéditions, mais dont le résultat demeura nul, car, en 233, l'Arménie tomba au pouvoir d'Artchir.

C'est à cette époque qu'eut lieu l'invasion des Goths sur les terres géorgiennes voisines de la mer Noire, invasion dont on ne voit nulle trace dans les chroniques locales. Les Goths qui habitaient les bords de la mer d'Azoff, durent, un siècle avant notre ère, céder leurs terres et reculer devant les forces de Mithridate-le-Grand. Odin les conduisit vers les contrées septentrionales les plus lointaines, et leur donna une religion et des lois, en leur recommandant de ne jamais oublier leur première patrie ni leurs oppresseurs. En Scandinavie, ils eurent des rois héréditaires; plus tard ils traversèrent la Baltique, en occupèrent les rivages, et sous l'empereur Alexandre Sévère, on les voit apparaître de nouveau

sur les bords du Pont-Euxin. Depuis lors, ils ne cessèrent d'inquiéter les provinces danubiennes de l'Empire. Enfin, en 258, au temps du roi Mirdate, ils construisirent une nombreuse flotte sur la mer Noire, et entreprirent au nombre de 15.000 guerriers l'expédition connue dans l'histoire comme première expédition maritime des Goths. Arrivés en vue des côtes d'Abkhasie, ils assaillirent Pytius (Bidchwinta), ville qui avait alors un port commode et de fortes murailles, derrière lesquelles se trouvait une garnison romaine. Leur première attaque échoua, mais ils parvinrent cependant plus tard à s'emparer de la ville qu'ils démantelèrent de fond en comble. De là ils se dirigèrent vers la Mingrélie, livrant tout le pays au pillage. Ayant enfin détruit le riche temple situé à l'embouchure du Rion, ils s'en allèrent impunément dans la direction de Trébizonde[1].

Cet évènement a été probablement passé sous silence par les historiens nationaux parce que la Géorgie se trouvait alors tenue continuellement sur le qui-vive par l'attitude menaçante de la Perse. L'héritier d'Artchir, Sapor, étendant sa domination au delà de l'Arménie, avait jeté une telle panique dans la Géorgie entière que le successeur de Mirdate, Asfagour, se rendit personnellement chez les montagnards, pour les convaincre de l'absolue nécessité d'une prise d'armes universelle contre les Perses; mais en 265 il y tomba malade et mourut.

[1] Gibbon. Histoire de la décadence et de la chûte de l'Empire romain. Chap. X.

Situation de l'Orient à l'avènement de la dynastie des Sassanides

VII

Naissance et éducation d'Artchir. Sa rébellion contre Artaban et son avènement au trône de Perse. Son ambassade à Rome. Efforts des Romains en faveur de l'Arménie. Conquête de ce pays par Artchir. Guerre malheureuse des Romains

Vers la fin du II-ème siècle, vivait en Perse, dans le district d'Istakhara, un descendant des Achaménides nommé Sassan. Un jour que, selon la légende locale, Sassan faisait une tournée dans ses domaines, il advint qu'il passa la nuit chez Babek, astrologue persan. Pendant son sommeil, Babek vit en songe trois mages prosternés devant son hôte qu'ils adoraient comme une divinité et auquel ils annonçaient qu'il serait l'ancêtre d'une nouvelle dynastie. A son réveil, il raconta ce songe à Sassan qu'il garda près de lui ; et de la fille de Babek et de Sassan naquit peu après un fils qui devint Artchir. [1] Celui-ci reçut une excellente éducation, d'abord dans la maison de Babek, ensuite à la cour du roi, où il fut élevé avec les enfants d'Artaban IV ; et, devenu un des

[1] Artaxerce I. (Bouillet, op. cit.)

favoris de la belle Gulnare, la perle du harem, il occupa, jeune encore, un poste important parmi les dignitaires et les guerriers persans.[1]

Pendant le règne d'Artaban, lorsque la Perse fut menée à deux doigts de sa perte par les empereurs Caracalla et Macrin, Artchir profitant habilement des circonstances, se souleva contre Artaban. Il fut puissamment aidé par Gulnare qui avait mis à sa disposition tous les trésors du harem qu'elle avait enlevés. Le sort des rivaux se décida en trois batailles rangées. Dans la dernière, en 226, Artaban fut tué; avec lui tomba la domination des Parthes sur la Perse, et Artchir devint le fondateur d'une nouvelle dynastie nommée dans l'histoire „Sassanide" du nom du père d'Artchir, Sassan.[2]

Cet évènement eut une influence énorme sur le sort de l'Arménie où régnait alors Chosroës parent d'Artaban, et causa aussi une grande émotion à Rome. Pendant que Chosroës demandait des secours aux Romains contre Artchir, ce dernier, fort de ses premiers succès et prenant exemple sur son ancêtre Cyrus, expédia à Rome une brillante ambassade composée de 400 jeunes gens de la beauté la plus remarquable et de la plus haute naissance, et les chargea de déclarer à l'empereur Alexandre Sévère, que Cyrus avait conquis le premier

---

[1] Louis Dubeux—(L'Univers). La Perse, pages 278 et 279.

[2] S-t Martin. Mémoire sur l'Arménie. Tome I, pages 302 à 304.—Gibbon. Histoire de la décadence et de la chûte de l'Empire romain. Chap. VIII.

l'Asie, et que ses descendants en avaient été pendant longtemps les souverains; que leur domination s'étendait depuis la mer Egée jusqu'en Ethiopie; que sa naissance et sa valeur lui avaient donné les droits et le trône de ses ancêtres, et que son honneur lui dictait de relever la gloire et de rétablir les limites de la monarchie de Cyrus; que les Romains n'eussent donc qu'à se retirer de ces provinces qui appartenaient autrefois à ses ancêtres! Il leur donnait la permission de rester en Europe, et leur octroyait le droit d'en profiter![1]

L'empereur Sévère plus inquiet du sort de l'Arménie que des plans d'Artchir, rassembla toutes les troupes disponibles et se mit personnellement à leur tête.

Si les belliqueuses peuplades du Caucase et les Géorgiens n'avaient pas occupé géographiquement un territoire d'où ils pouvaient menacer continuellement la domination des Romains et celle des Perses, la monarchie arménienne eut été depuis longtemps déjà engloutie dans un des deux empires rivaux, probablement dès l'époque de Pompée et d'Antoine; mais Auguste et le Sénat qui entrait dans les vues politiques de cet empereur, conservaient soigneusement l'existence de l'Arménie, la considérant comme la défense naturelle de la ligne orientale de l'Euphrate contre les Perses et du côté nord contre le Caucase; ils sacrifiaient volontiers une partie des revenus de cette précieuse contrée, au profit de celui qui, tenté par la vain titre de roi d'Arménie,

[1] Gibbon, op. cit.

consentait à recevoir les premiers coups dirigés contre le pouvoir romain en Asie.

Alexandre Sévère avec l'aide de Chosroës, marcha sur la Perse à la tête de trois armées. Mais l'une d'elles, parvenue jusqu'aux marécages de la vallée de Babylone, fut cernée et taillée en pièces; la seconde, ayant traversé l'Arménie et la Médie, fut plus heureuse au début que la première; elle saccagea tout ce qu'elle rencontra sur son chemin et remporta quelques avantages sur les Perses; mais, en franchissant les montagnes, elle eut à subir d'immenses pertes par suite des difficultés du terrain et de la rigueur du climat; quant à l'armée principale, commandée par l'empereur, qui devait secourir et renforcer les deux autres armées et s'avancer parrallèlement en Perse, elle laissa passer les occasions favorables de remporter des succès et dut battre en retraite, décimée par les épidémies et les défaites. [1]

Après le départ des Romains, Chosroës résista seul aux Perses, défendant son indépendance avec une intrépidité surprenante, profitant pour cela d'une foule de mécontents et de fuyards qu'il recevait à sa cour. Mais sentant que le terrain lui échappait, il suppliait tous les Arsacides de se grouper autour de lui pour la défense commune. Les Géorgiens et les montagnards répondirent seuls à son appel et, avec leur secours, Chosroës parvint encore une fois à épouvanter les Perses. Les

[1] Gibbon. Histoire de la décadence et de la chûte de l'Empire romain. Chap. VIII.

autres Arsacides ne s'intérèssèrent nullement à sa cause et il s'en trouva même un, fameux par sa trahison et la gloire de son fils, Anag, qui, acheté par Artchir, empoisonna Chosroës en 232. Les Arméniens intervinrent alors auprès des Romains en faveur de Tiridate fils mineur et unique héritier de Chosroës. Mais le roi de Perse entra en Arménie en 233, avant que les toupes romaines eussent eu le temps de venir à son secours. Tiridate fut enlevé par un serviteur fidèle qui le conduisit à Rome et confia au Sénat l'éducation et le sort du jeune prince. [1]

Quoique les Romains attachassent une grande importance à l'autonomie de l'Arménie, ce pays, malgré tous les efforts inutiles qu'il tenta de 233 à 287, resta sous la domination des Persès. Après que l'occupation de l'Arménie fut devenue un fait accompli, Sapor, fils d'Artchir, fort de la faiblesse des Romains, obligea les nombreuses garnisons des villes Karra et Nisibis à évacuer les bords de l'Euphrate qu'il ravagea. Rome ressentit cruellement l'offense qui lui était faite et vit le danger qu'elle courait. En 260 l'empereur Valérien, malgré son âge avancé, se décida à défendre en personne les provinces romaines de l'Euphrate. Il traversa ce fleuve, mais entouré pas des masses innombrables d'ennemis, il voulut assurer son salut en envoyant d'immenses sommes d'argent à Sapor, et implora une retraite

[1] S-t Martin. Mémoire sur l'Arménie. Tome 1, pages 302 à 304.—Gibbon, op. cit. Chap. X—Debeau. Histoire du Bas-Empire. Tome 1, page 77.

humiliante. [1] Sapor repoussa avec mépris l'argent envoyé et exigea une entrevue personnelle avec Valérien à la suite de laquelle l'empereur fut jeté dans les fers, et les légions durent déposer les armes.

Après ce triomphe, Sapor voulut faire croire au monde qu'il disposait du trône de Rome, et il désigna pour empereur Kiriade, habitant inconnu d'Antioche. Ces évènements dont le bruit se répandit rapidement bouleversèrent le monde entier. On raconte que Valérien, couvert de fers et en costume d'empereur, était montré partout à la risée de la foule, et chaque fois que Sapor montait à cheval, il posait le pied sur le dos de l'empereur romain. Lorsque Valérien mourut de honte et de chagrin, sa peau rembourrée de paille fut exposée parmi les trophées de la victoire. [2] Peu après, les armées persanes s'emparèrent encore d'Antioche, de Tars, de Césarée et les pillèrent complètement.

Gallien, fils du malheureux Valérien et son successeur sur le trône, n'osa ni venger son père ni défendre les frontières de l'Empire.

---

[1] Valérien obtint d'abord quelques succès, mais il fut vaincu près d'Edesse par la trahison de son favori Macrien (260) et se rendit à Sapor. (Bouillet, op. cit.)

[2] Gibbon. Histoire de la décadence et de la chûte de l'Empire romain. Chap. X.

Avènement de la dynastie des Sassanides au trône de Géorgie

VIII

Ambassade à Sapor avec prière de désigner Mirian pour roi de Géorgie. Nomination de Mirian. Mesures prises par Sapor. Règne de Mirian avant les guerres de Dioclétien avec les Perses. Mouvement des Alains et des Francs.

Pendant que ces évènements se passaient en Orient, la dynastie mâle des Arsacides en Géorgie s'éteignait en 265 à la mort d'Asfagour, et la fille unique de ce roi devenait son héritière; mais elle était encore si jeune qu'elle ne pouvait prendre en main les rênes du gouvernement, à une époque si troublée. Le conseil des *éristhavis* se décida à prier Sapor de désigner un de ses fils pour roi de Géorgie et de l'adjoindre à la fille d'Asfagour. C'était le seul moyen de sauver l'honneur national et d'assurer le bien-être général, et les Géorgiens purent s'apercevoir en cette occasion que ce même Sapor qui s'était montré si cruel envers les Romains et envers leurs provinces d'Asie Mineure, devenait un sage législateur.

Quand les ambassadeurs géorgiens présentèrent à Sapor la supplique de leur nation, il leur demanda où

était située la ville de Mtzkhet et quelles en étaient les dimensions ; à quelle distance vivaient les Khazars et les Ossètes ; de quelle dynastie provenait la princesse géorgienne etc. Satisfait des réponses qui lui furent données, Sapor vint en Géorgie, et, flatté de la brillante réception qu'on lui fit et des honneurs qu'on lui rendait à chaque pas, il consentit à tout ce qu'on lui demandait et désigna son fils âgé de 7 ans, Mirian né de son esclave favorite, comme roi de Géorgie, en lui accordant en outre la domination sur l'Arménie et tous les peuples du Caucase. Ce dernier droit ne pouvait être que nominal, ou du moins fort peu sûr, et de peu de durée. Après avoir pris les mesures nécessaires pour la régence, durant la minorité de Mirian, pour l'éducation de son fils dans les idées géorgiennes et selon la religion de Zoroastre, et après avoir désigné les lieux de garnison pour l'armée, Sapor s'en retourna en Perse.

Les dispositions favorables que montrait Mirian pour tout ce qui était géorgien, lui conquirent en peu de temps l'attachement et la faveur de la nation, ce qui affermit grandement les liens qui attachaient la Géorgie à la nouvelle dynastie. Les débuts du règne de Mirian ne présentent qu'une longue suite de guerres entreprises contre les peuplades du Nord et surtout contre les Khazars qu'il avait à repousser soit hors du défilé de Derbent, soit de celui du Darial. Mais au milieu des préoccupations et des soucis de la guerre, il trouvait encore le temps de renforcer les citadelles, d'embellir les villes, les temples et l'acropole de Pharnavaz. Les

chroniqueurs locaux parlent aussi d'une guerre heureuse entreprise contre les Perses pendant le règne du petit-fils de Sapor, Baram; et de son mouvement offensif contre Bagdad; mais on ne trouve dans les historiens grecs on latins rien qui prouve ce fait qui, par lui-même, serait trop important, vu la grande disproportion des forces des belligérants, pour que les écrivains étrangers n'en aient pas fait mention.

Pendant le règne de Mirian, s'accomplirent des évènements dont le théâtre fut près des côtes occidentales de la Géorgie et que passent sous silence les historiens indigènes. Il s'agit du mouvement des Alains et des Francs. Sous Aurélien, les Alains, en se dirigeant vers l'Occident, avaient dressé leurs tentes dans les parages de la mer d'Azoff. Cet empereur voulant les éloigner des frontières romaines, leur promit de riches présents s'ils voulaient se retirer et attaquer les Perses. Mais quand, à la mort d'Aurélien, cette promesse ne fut pas accomplie, les Alains furieux et se croyant joués, résolurent de se venger et d'obtenir le butin promis. En 276, ayant traversé en les pillant, l'Abkhasie, la Mingrélie et la Klardjétie, ils entrèrent dans le Pont et autres provinces de l'Asie mineure, et forcèrent ainsi l'empereur Tacite à leur livrer les sommes promises pour qu'ils se retirassent derrière la rive droite du Rion. Plus tard, l'empereur voulant inspirer à ces barbares le respect de la puissance de l'empire romain, il entreprit, au sein de l'hiver, une expédition contre eux mais y mourut au pied des monts du Caucase.

La même année, craignant une seconde invasion des Alains dans l'empire, l'empereur Probe successeur de Tacite, en vue de renforcer la ligne des postes, ordonna aux Francs sur lesquels il comptait, de se fixer dans les terres orientales du Pont. Mais ceux-ci s'étant emparés des navires qui étaient à l'ancre dans un des ports du Pont, se dirigèrent vers les côtes de Klardjétie et de Mingrélie, et arrivés à l'embouchure du Rion, virèrent de bord, gagnèrent la haute mer, et, par le Bosphore, se dirigèrent vers l'Europe, pillant et saccageant toutes les côtes où ils s'arrêtaient. [1]

Le silence complet des historiens géorgiens à propos de ces évènements ne permet pas de juger quelle part y a prise Mirian.

---

[1] Gibbon; op. cit. Chap. XII.

Guerre des Romains avec la Perse, et son influence sur la Géorgie.

IX

Nomination de Tiridate comme roi d'Arménie. Délivrance de ce pays. Invasion de Tiridate en Géorgie. Alliance des Géorgiens avec les Perses et fuite de Tiridate, d'Arménie. Guerre des Romains et des Perses pour l'Arménie. Paix de Nisibis

Pendant que la Géorgie, selon le dire des Géorgiens eux-mêmes, se trouvait heureuse, sa voisine l'Arménie supportait depuis plus d'un demi-siècle le joug étranger, et, avec les autres provinces romaines orientales, était en butte aux agressions tantôt des Romains tantôt des Perses. Quoique les guerres d'Aurélien, de Probus et de Caracalla eussent profondément ébranlé le pouvoir des Perses et l'opinion de l'invincibilité des Sassanides, les Romains d'alors ne furent pourtant pas en état de rendre à l'Arménie l'indépendance. Enfin l'empereur Dioclétien, appréciant les services et le dévouement maintes fois éprouvé du prince Tiridate, lui accorda en 287 l'investiture du royaume d'Arménie. Les Perses, ne pouvant résister à l'entraînement général, prirent la fuite de tous côtés. Les plus puissants Arméniens, rendant justice aux mérites de Tiridate, s'enrôlaient en masse sous ses

drapeaux. Pendant quelque temps, la chance fut si favorable à Tiridate que non-seulement il expulsa d'Arménie, l'ennemi de son pays et de sa dynastie, mais qu'encore, enflammé par l'esprit de vengeance, il pénétra jusqu'en Assyrie. Mais Baram I, roi de Perse, de 276 à 293,[1] ayant, peu de temps après, tourné toutes ses forces contre Tiridate, l'expulsa à son tour d'Arménie et le força de demânder une seconde fois asile à la cour de l'Empereur.[2]

Les chroniques géorgiennes relatent que Tiridate, s'étant fixé en Arménie, pénétra avec l'aide des troupes romaines en Géorgie, saccagea tout le pays et les places fortes où s'étaient retranchés les habitants et que, pour s'en venger, Mirian avec le secours des Perses, lui rendit la pareille en Arménie. La rivalité de ces deux rois se prolongea jusqu'à ce que Mirian parvint enfin à chasser Tiridate.

Ses sympathies pour Tiridate, les avantages que présentait pour Rome une Arménie indépendante, et les craintes que lui inspiraient les succès continuels de Narsès, décidèrent enfin Dioclétien à déclarer la guerre à la Perse. Ayant transporté pour un certain temps sa résidence à Antioche en 296, il dirigea de là ses armées, sous les ordres de César Galérius, contre Narsès successeur de Bazam III.[3] Cette expédition, en traversant la

[1] Louis Dubeux. (L'Univers), La Perse, pages 312 et 313.

[2] Gibbon. Chap. VIII.

[3] Narsès régna de 294 à 302—Louis Dubeux, op. cit.; page 313.

Mésopotamie, eut un résultat néfaste, et le général romain près duquel se trouvait Tiridate ne dut son salut qu'à la fuite, laissant la majeure partie de son armée entre les mains de l'ennemi. Dioclétien ne perdit cependant rien à cette défaite.

Il rassembla ses vétérans et les envoya de nouveau sous les ordres du même Galérius en Arménie, venger l'honneur romain. Profitant cette fois du concours de tous les Arméniens, Galérius attaqua inopinément le camp de Narsès, le défit complètement à ce point que le roi blessé dut s'enfuir dans les steppes de la Médie, laissant aux mains des vainqueurs sa famille et un butin immense.

Le résultat de cette victoire fut une paix conclue entre les Romains et les Perses dans la ville de Nisibis et dont les conditions principales étaient, premièrement: la restauration de Tiridate et de ses successeurs sur le trône d'Arménie, et secondement le droit concédé aux empereurs romains de désigner les rois de Géorgie, droit d'où dépendaient le pouvoir et la sûreté de la domination romaine en Asie. [1]

---

[1] Gibbon; op. cit. Chap. VIII.

ÉVÈNEMENTS CONCERNANT LA GÉORGIE DEPUIS LA PAIX DE NISIBIS JUSQU'À L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME.

X

Les évènements retracés dans le chapitre précédent sont racontés dans les chroniques géorgiennes d'une façon complètement différente de ce qu'en disent les historiens romains et arméniens. Du reste, de nos jours, la relation d'une guerre décrite par deux parties belligérantes n'offre-t-elle pas les mêmes surprises et la même partialité ? Ce qui est extraordinaire, c'est que partout où l'on devrait citer Dioclétien on parle de Constantin, et que, dans le chapitre VIII, au lieu de Sapor on se sert du nom de son père Artchir. Ces erreurs se corrigent facilement en comparant le cours naturel des évènements avec l'ordre chronologique généralement adopté. C'est ainsi que quelques détails concernant plutôt la Géorgie que d'autres peuples méritent plus particulièrement créance.

Les chroniqueurs racontent qu'après sa victoire sur les Perses, l'empereur s'étant assuré de Mirian, et en vue de fortifier son influence en Orient, emmena le fils de Mirian, Bakhar comme ôtage à Rome puis qu'il allia Mirian avec Tiridate par des liens de parenté, en faisant épouser la fille du roi arménien, Salomée à Rev second fils de Mirian, et qu'enfin pour éviter les contestations

à cause des limites entre les deux puissances, il décida que les territoires du bassin de l'Araxe appartiendraient au roi d'Arménie, et que les terres arrosées par les affluents de la Koura ainsi que la partie occidentale de la Géorgie jusqu'à l'Ingour reviendraient à Mirian. Mirian de son côté céda la Kakhéthie à son fils Rev, gendre de Tiridate, et il donna à Phéroz, parent du roi de Perse, les steppes de Gandja (Elisabethpol actuel), entre la rivière Kounani et la ville de Bardava. Ces détails sur cette paix semblent assez vraisemblables, car ils cadrent avec les idées de Dioclétien, porté à favoriser Tiridate dont il avait apprécié le dévouement à la cause de Rome, et sachant fort bien qu'une parenté entre Tiridate et Mirian les allierait plus fortement qu'un traité politique imposé. Cette combinaison eut un plein succès et les chroniques disent, comme preuve de l'amitié qui, depuis lors, unit les deux monarques, que pendant le voyage que Tiridate entreprit à Rome, pour y avoir une entrevue avec l'empereur, il fut rejoint en route par un messager de Mirian qui lui faisait annoncer que les tribus septentrionales, excitées par le roi de Perse Sapor II, avaient envahi son royaume, s'étaient avancées jusqu'à Karane, avaient massacré une partie des habitants et emmené l'autre prisonnière. Aussi, dès le début de la guerre que Tiridate entreprit contre la Perse, Mirian réunissant ses troupes aux armées de Tiridate prit le commandement de l'une d'elles.

Fin de l'histoire ancienne de la Géorgie

En terminant ici l'histoire ancienne de la Géorgie, pendant le paganisme, nous aborderons dans un prochain volume l'histoire du Moyen-Age. Comme limite de l'histoire ancienne, nous avons adopté l'époque de l'introduction du christianisme. La religion a toujours régi le développement et la vie des peuples dont la culture et les idées morales n'avaient pas atteint le degré de perfection nécessaire pour qu'elles pussent régir à leur tour les passions et les actions des hommes.

Les différents dogmes et éléments religieux égyptiens, de Zoroastre, grecs etc., importés par des voies diverses en Géorgie, se battirent tellement en brèche les uns les autres, que, jusqu'à l'introduction du christianisme, les Géorgiens n'avaient à vrai dire aucune religion. La nature exerça toujours une grande influence sur leur imagination et leur inspira des cultes superstitieux.

Les Romains eurent de nombreuses relations avec les Géorgiens et le grand nombre de mots ayant une racine latine, entrés dans le vocabulaire géorgien, le prouve suffisamment. Mais ces rapports eurent lieu principalement à l'époque de Cicéron, c'est-à-dire précisément pendant la plus complète indifférence pour le paganisme qui, selon Schlosser, n'offrait que l'avantage d'avoir un sens poétique. Les Romains ne purent offrir aux Géorgiens une religion bien définie. De sorte que tandis que la législation, les sciences et les arts poussaient les nationalités soumises à Rome, vers un certain mode

d'existence, la Géorgie, pendant ce temps, n'ayant pas même un système de croyance établie, ne pouvait pas non plus avoir d'histoire ancienne fondamentale.

Cependant, les premières apparitions de la Géorgie dans l'histoire présentent un double intérêt : d'abord elles donnent une idée exacte du rôle de cette contrée dans l'antiquité ; ensuite elles fournissent une relation d'évènements instructifs. Jadis, la Géorgie tenait une place importante sous le rapport ethnologique, commercial, politique et militaire. Son territoire, qui passait pour avoir été le berceau du genre humain, n'en est pas peut-être bien éloigné, et les recherches sur ses habitants primitifs conduiront peut-être à la découverte des origines de maint peuple existant aujourd'hui ou disparu. A l'aide de ses deux fleuves le Rion et la Koura, elle servait de trait d'union entre deux mers qui baignaient des contrées lointaines, et, à l'aide des défilés de ses montagnes, elle reliait par terre ferme l'Europe à l'Asie. Cette position exceptionnelle attira, dès l'origine des temps, l'attention des nations les plus entreprenantes de l'Occident et de l'Orient, et la Géorgie devint presque un centre de commerce universel. Les rois géorgiens, maîtres des défilés et du passage des montagnes, en disposaient à leur gré, les fermant ou les ouvrant à leur guise. Il ne dépendait que d'eux d'inonder de peuplades montagnardes les vallées de l'Euphrate et du Tigre ; c'est pourquoi le territoire situé entre ces deux fleuves fut-il, de tout temps, soit neutre soit en litige entre les souverains de l'Asie Mineure et de la Perse. Depuis

Cyrus jusqu'à Dioclétien, aucun des anciens conquérants ne pouvait dépasser cette limite avant d'avoir soumis la Géorgie, ce que Perses et Romains ne firent que difficilement. Comme intérêt particulier, l'histoire ancienne de la Géorgie est importante parce qu'elle sert de point de départ à l'histoire de cette nation qui, aujourd'hui ne comptant pas plus d'un million d'habitants, eut à soutenir pendant le cours des siècles une lutte acharnée contre tous ses voisins, et réussit cependant à conserver sa nationalité.

TABLE

Premières traditions de la nation géorgienne, depuis son origine jusqu'à la fondation du pouvoir royal

HISTOIRE ANCIENNE DE LA GÉORGIE

Depuis la fondation du royaume jusqu'à l'introduction du christianisme

Invasion de Mithridate, roi du Pont. Organisation et situation intérieure de la Géorgie depuis la mort de Pharnavaz jusqu'aux guerres romaines.

II *Epoque des guerres romaines en Géorgie.* Relations de la Géorgie avec les nations voisines au début des guerres romaines. Causes de ces guerres. Alliance d'Artag avec Mithridate. Tigrane d'Arménie et Orez d'Albanie. Ressources guerrières de la Géorgie. Guerre avec les Romains. Dissolution de l'alliance. Paix conclue entre Artag et Pompée. Séjour des armées romaines en Géorgie. Conséquences de ces guerres.

III *Evènements depuis la mort d'Artag jusqu'à l'avènement de Pharsman I.* Règne de Bartom (65-33). Ses soins pour l'administration du pays. Guerre avec Mirvan. Règne de Mirvan II (33—23). Règne d'Arbak (23-3). Son assassinat. Sort des provinces occidentales de la Géorgie durant cette époque.

IV *Règne de Pharsman I* (depuis l'année 3 de J.C. jusqu'à 60). Restitution des provinces occidentales à la Géorgie. Guerre contre les Parthes. Prise d'Artaxade. Mithridate roi d'Arménie est fait prisonnier par les Romains et envoyé à Rome; il est rendu à la liberté par Claude et rétabli sur le trône d'Arménie; sa chûte et sa mort. Radamiste roi d'Arménie; sa fuite et son supplice. Voyage des apôtres André et Siméon de Chanaan en Géorgie. Extension de Mtzkhet. Mort de Pharsman. Institution du régime duarchique en Géorgie.

V *Période du gouvernement duarchique.* Principes fondamentaux de ce gouvernement. Rois de cette époque. Guerre avec les Arméniens. Conquêtes de l'empereur Trajan. Guerre civile entre Pharsman III et Mardate. Voyage de Pharsman à Rome. (60-129).



